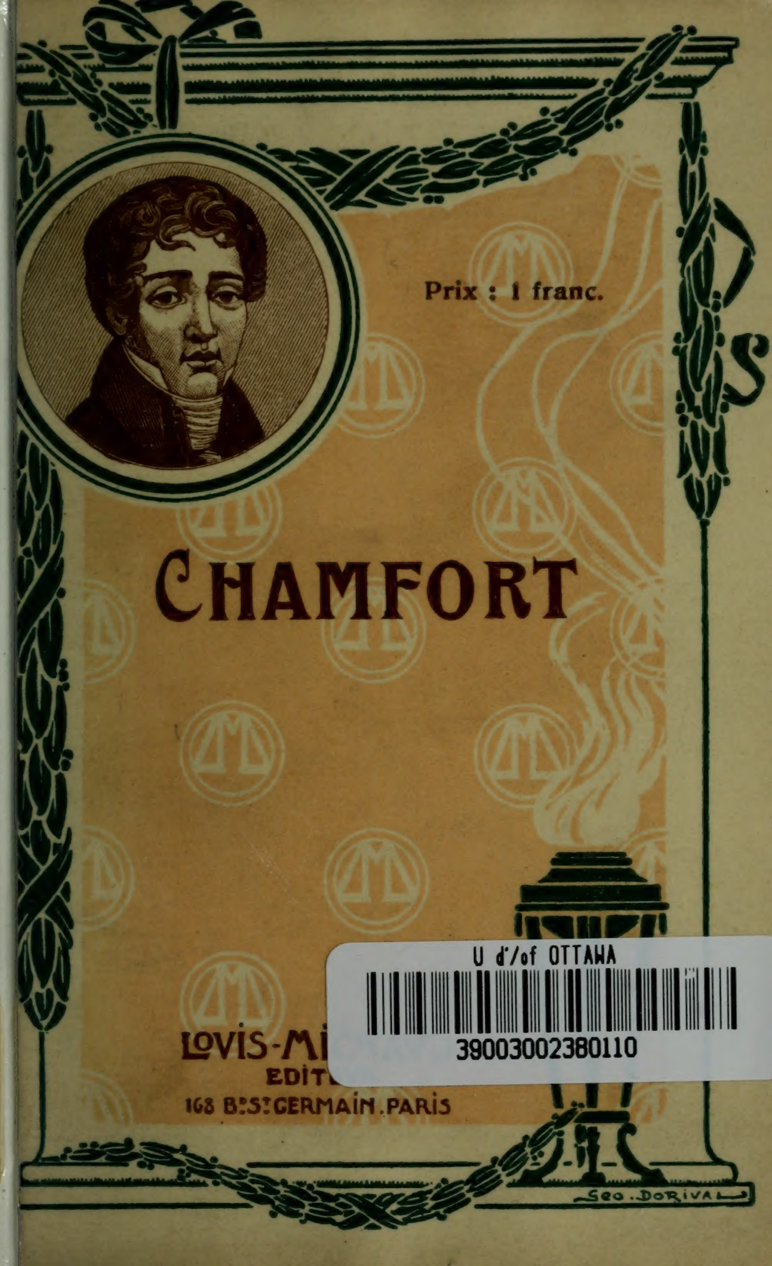

Prix : 1 franc.
CHAMFORT
LOVIS-MI
EDIT
168 B^d St GERMAIN . PARIS
GEO . DORIVAL

CHAMFORT



CHAMPFORT.

LES PROSATEURS ILLUSTRES FRANÇAIS & ÉTRANGERS

CHAMFORT

— AUTOBIOGRAPHIE DE CHAMFORT — PENSÉES ET MAXIMES — PETITS DIALOGUES PHILOSOPHIQUES — ANECDOTES LE MARCHAND DE SMYRNE — LETTRES

Biographie, Bibliographie et Pages choisies

PAR

CHARLES SIMOND

Lauréat de l'Académie Française

Avec Portrait

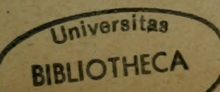


LOUIS - MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS







CHAMFORT

SUR CHAMFORT (1)

I. — L'Homme

Il plane autour de la naissance de Chamfort un de ces mystères que la sagacité de la critique littéraire n'est pas encore parvenue à éclaircir. Qu'il fût un enfant naturel, cela est hors de doute, mais quel était son père? La femme qu'il chérit tendrement pendant toute sa vie était-elle vraiment sa mère ou n'a-t-il fait qu'aimer celle qui se dévoua pour lui?

Son état civil nous dit bien qu'il était né en 1741 *à Clermont (Auvergne) de Sébastien-Roch-Nicolas, épicier, et de Thérèse Croiset, son épouse, mais alors pourquoi a-t-il toujours fait mystère de l'auteur de ses jours, pourquoi fit-il de son origine un secret, confié seulement à deux ou trois amis sûrs?*

Il est plus que probable que, conformément à la tradition, en dépit des actes légaux, il était fils d'un chanoine appelé Nicolas qui se déchargea sur Thérèse Croiset, sa belle-sœur, du soin de l'élever.

La facilité avec laquelle il fut admis au collège des Grassins, en qualité de boursier, confirme cette hypothèse. Il dut s'y montrer d'ailleurs, en dépit de son caractère tur-

(1) Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

bulent, élève docile et appliqué : devenu le fort en thème, l'honneur de la maison, on le força à redoubler sa rhétorique, parce qu'il n'avait remporté que quatre prix sur cinq. L'année suivante, il satisfit heureusement aux conditions exigées.

Au sortir des Grassins, il fait un peu tous les métiers, clerc de procureur, précepteur, etc., mais sa naissance lui fermait bien des portes : il ne pouvait être ni d'épée, ni de robe, ni d'église.

En attendant mieux, il prit un nom, et se fit appeler M. de Chamfort. Chamfort et non pas Nicolas, la différence était déjà notable, comme il l'expliquait spirituellement un jour au duc de Créqui, alléguant que l'esprit donnait entrée partout.

— Vous en parlez à votre aise, lui disait-il; essayez donc de vous faire appeler Monsieur Criquet, *et vous verrez l'effet dans un salon!*

En attendant le sourire du destin, il suivit en Allemagne, en qualité de secrétaire, le comte Van Eyck, ministre plénipotentiaire du prince de Liége. Mais ne se sentant aucune prédisposition pour « devenir Allemand », il revient à Paris et donne des leçons au fils d'une jolie veuve de vingt-cinq ans.

Chamfort, « Hercule sous la figure d'Adonis », eut bientôt pris feu. L'incendie crût encore aux sourires de la soubrette de la dame. Il en résulta une lamentable querelle.

— Il faut nous séparer, conclut la veuve; chaque fois que vous faites étudier mon fils, il maigrit.

— Et moi, répondit l'amoureux, toutes les fois que je vous enseigne!...

Déjà Chamfort versait dans cette galanterie facile qui, après avoir compromis sa santé, devait énerver ses facultés intellectuelles. Il se dépensa sans compter; son joli visage ne lui fit pas rencontrer de cruelles et sa réputation en cette fin de siècle prima celle des serviteurs de Vénus les plus notoires. Ce fut une flambée du cœur et des sens : à vingt ans, Chamfort se trouva usé comme un vieillard et contraint d'aller demander le réconfort aux eaux de Spa et de Barèges.

En même temps, son caractère s'attriste; ayant rejeté la coupe des plaisirs après l'avoir vidée, il devient pessimiste et censeur sévère d'un siècle dont comme d'autres — plus complètement que d'autres peut-être — il avait connu les joies.

Et cependant le bonheur lui a souri et lui sourira encore plus.: pensions, succès, puissantes amitiés, amour sincère, Chamfort, cet auteur de deuxième, même de troisième rang, recueille ce qui est la récompense des favorisés de la fortune.

Sa Jeune Indienne, *représentée en* 1764 *à la Comédie-Française, lui vaut un succès hors de proportion avec la valeur de l'œuvre. Puis c'est toute une série de prix académiques qui procurent à Chamfort réputation et profits d'argent: en* 1764, *l'*Epître d'un père à son fils; *en* 1768, *une dissertation sur cette question,* si le génie des grands hommes influe sur leur siècle. *L'*Eloge de Molière *est couronné en* 1770 *par l'Académie Française, celui de La Fontaine par celle de Marseille.*

Honneur que ne connurent ni Corneille, ni Racine, ni Molière: le roi pleure en entendant sa tragédie de Mustapha et Zéangir *et la reine Marie-Antoinette lui accorde sur-le-champ une pension de dix-huit cents livres. D'autre part, le* Marchand de Smyrne, *demeuré longtemps au répertoire du Théâtre-Français, pouvait lui faire illusion sur sa valeur personnelle.*

Tant de roses ne vont naturellement pas sans quelques épines : Grimm, devinant le caractère de l'homme d'après les personnages du Marchand de Smyrne, *devine que l'auteur doit être « petit-maître, bon enfant au fond, mais vain, pétri de petits airs, de petites manières, ignorant et confiant à proportion; en un mot, de cette pâte mêlée dont il résulte des enfants de vingt-cinq ans assez déplaisants... »*

Mais Chamfort avait de quoi se consoler d'un jugement sans tendresse : reçu à la Cour, recherché dans tous les salons, il se voit patronné par des femmes aimables et influentes telles que la duchesse de Grammont, la comtesse de Choiseul, les marquises d'Amblimont et de Roncée.

Il lui manquait d'avoir connu l'amour dévoué d'une femme : ce bonheur ne devait même pas lui être refusé. « J'ai fait la rencontre d'un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection..., écrit-il dans une lettre ; il y avait plus et mieux que de l'amour, puisqu'il existait une réunion complète de tous les rapports, d'idées, de sentiments, et de positions. Je m'arrête ici parce que je sens que je ne pourrais finir. »

Ce bonheur malheureusement dura peu, mais à combien est-il donné de cultiver un tel souvenir !

Chamfort a tout pour lui : la faveur des grands, l'estime du public ; il est devenu secrétaire de Mme Elisabeth ; un ami dévoué lui abandonne sa pension au Mercure. *En* 1781, *sans difficulté, il entre à l'Académie Française.*

Et c'est cet homme arrivé, qui se répand en propos acerbes contre tout, contre tous, qui dira, lui, l'auteur applaudi :

— Le public ! le public ! combien faut-il de sots pour faire un public ?

C'est lui qui écrira à propos des amitiés qui lui ont été si profitables :

— Il y a mes amis qui m'aiment, mes amis qui ne se soucient pas de moi, et mes amis qui me détestent !

Mais nous sommes en 1789, *et la brillante société, qui s'amuse des aigres propos de Chamfort comme elle applaudit aux sarcasmes de Beaumarchais, court à sa ruine. Chamfort, disent ses apologistes essayant d'excuser sa volte-face, avait deviné la Révolution et l'avait acceptée d'avance : il avait reconquis, dit-on, sa liberté, ce qui excuse qu'il ait applaudi des premiers au mouvement insurrectionnel. On pensera peut-être que s'il jugeait la monarchie et la société d'avant* 89 *mauvaises, il devait se confiner dans une pauvreté digne, mais qu'ayant reçu d'un régime tout et même plus qu'il n'était dû à ses talents, sa brusque conversion dénotait bien peu de soucis en matière de scrupules.*

Chamfort devint le familier des personnages les plus marquants de la Révolution, comme il l'avait été de leurs adversaires. On le voit ami de Siéyès, ami de Mirabeau

avec lequel il collabore, pour qui il rédige le discours contre les Académies, lui qui s'était honoré maintes fois de leurs récompenses.

Chamfort républicain, ne sachant pas mieux tenir sa langue que Chamfort royaliste, devait apprendre à ses dépens que les hommes nouveaux n'étaient pas comme leurs devanciers prêts à payer un sarcasme d'un sourire. Il avait transposé la devise républicaine en cet aphorisme : « Sois mon frère ou je te tue! » On lui démontra tout de suite qu'il n'était pas rangé au nombre des « frères ». Envoyé à certain jour aux Madelonnettes, il fut relâché grâce à l'intervention de quelques amis. Les susceptibilités républicaines d'un garde scandalisé de ses propos le perdirent. On vint pour l'arrêter. Chamfort, sous prétexte de faire quelques paquets, passe dans un cabinet voisin pour se brûler la cervelle. Il ne réussit qu'à se crever un œil. Saisissant un rasoir, il essaye alors de se trancher la gorge : puis il se porte plusieurs coups dans la région du cœur, et, dans un dernier effort cherche à s'ouvrir les veines. Malgré ses blessures, inondé de sang, il trouve assez d'énergie pour dicter cette protestation :

« Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre, plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt; déclare que, si, par violence, on s'obstinait à m'y traîner dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre; jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. »

Il ne mourut pas et souffrit plusieurs jours sans se plaindre; il commençait même à se rétablir, lorsqu'une erreur de diagnostic entraîna brusquement sa mort. Il expira le 24 *germinal, l'an II de la République* (23 *avril* 1794), *victime de la Révolution et surtout de lui-même.*

II. — L'Œuvre

Chamfort offre le curieux exemple d'un écrivain dont on a recueilli avec soin les mots d'esprit et les boutades, mais dont l'œuvre écrite est tenue en mince valeur.

De sa poésie, « polissage de vers étiques », disait Le Brun, il est charitable de ne point parler. Quant à son théâtre, le mot d'« enfantillage », employé par Grimm pour la Jeune Indienne, *pourrait lui être appliqué. Qu'on en juge par l'analyse de cette pièce :*

Betty, rencontrée dans une île sauvage par un jeune Anglais, Belton, l'amène à son père et le nourrit. Suit l'éloge obligatoire au XVIIIe siècle des primitifs aux dépens des civilisés. Belton retourne chez son père avec la jeune fille et veut l'épouser. Refus de ce dernier. Un quaker intervient et offre généreusement la dot exigée.

Le Marchand de Smyrne, *dont Chamfort faisait l'apologie en disant qu'on y voyait « les nobles et les aristocrates de toutes robes mis en vente au rabais et finalement donnés pour rien », ne vaut que par quelques épigrammes gaies et n'a aucune prétention à la satire sociale, encore moins à la peinture des caractères.*

On devine si Chamfort devait avoir le sens du tragique. Son Mustapha et Zéangir, *auquel il prétendait avoir travaillé quinze ans et dont Sainte-Beuve a dit que « ce serait beaucoup d'y avoir mis six mois », ne recueillit d'applaudissements que ceux que le roi, et les courtisans à son exemple, voulurent bien lui donner. L'amitié fraternelle des deux fils de Soliman que l'amour, l'ambition et la naissance devraient séparer et qui pourtant meurent dans les bras l'un de l'autre, eut le don de faire verser des larmes au tendre Louis XVI. Il y voyait une allusion aux liens bien connus qui l'attachaient à ses frères.*

*Ni l'*Eloge de Molière, *qui valut à l'auteur une lettre approbative de Voltaire, ni celui de La Fontaine, ni les lettres, ni les poésies de Chamfort ne sont restés gravés*

dans le souvenir de la postérité. Qu'est-ce donc qui l'a fait vivre jusqu'à nous?

Uniquement ses Pensées et ses Anecdotes.

A partir de 1786, *Chamfort avait pris l'habitude de consigner chaque soir sur des feuilles volantes les traits qui lui étaient échappés ou qu'il avait recueillis de la bouche des autres.*

A sa mort plusieurs cartons en étaient remplis; peut-être avait-il idée de les rassembler en un volume sur les mœurs de l'ancienne monarchie (certains détails le laisseraient supposer), peut-être ne voulait-il s'en servir que pour émailler ses conversations, le fait est aussi très possible.

Quel qu'en ait été le but, ces pensées et anecdotes forment sa seule œuvre, celle où se montrent toute sa pensée — je ne dirai pas son système philosophique, car vraiment il n'en eut jamais, — ses rancœurs, ses colères, tout son pessimisme enfin.

Nous avons vu précédemment comment la vie, qui n'avait d'abord été pour lui qu'une source de jouissances, devint le motif de la plus amère des désillusions. Replié sur soi-même, faisant des projets pour vivre dans la solitude à l'instar de Rousseau, et pourtant attiré malgré lui par une société où il trouvait à la fois l'occasion de déverser sa bile et de trouver aliment à sa misanthropie, Chamfort rédige le plus cruel des réquisitoires contre l'humanité. Avec quel soin il laisse de côté les épisodes agréables, avec quel plaisir méchant il enregistre ceux qui égratignent! Non seulement il les recueille, mais il les répète, il s'en sert dans sa conversation, dans ses lettres:

— Quand j'ai eu le matin la conversation de Chamfort, disait Mme Helvétius, elle m'attriste pour le reste de la journée!

Tant de causticité dénote de la myopie et un esprit étroit. Penché sur les vices, comme un savant sur son microscope, il ne veut regarder que dans un étroit rayon, le monde de la cour et de la ville: il refuse de s'élever, de considérer la société entière, de voir les admirables exemples d'héroïsme, de vertu civique, d'énergie indomptable

que cette société va bientôt donner au siècle. Chamfort fit comme les Prussiens de Brunswick qui, sur les rapports de quelques beaux esprits et d'après quelques anecdotes publiques et scandaleuses, s'attendaient à trouver un peuple pourri.

Considère-t-il la monarchie? il ne voit que Louis XV; la morale? il cite tel ou tel couple célèbre par ses scandales; la famille? il rapporte les fredaines d'un jeune libertin.

Il possède le même défaut que certain auteur anglais, grand écrivain celui-là, Swift, il porte les mêmes œillères et regarde toujours dans le même sens.

Et pourquoi tant de bave?

« Parce que, dit-il dans une lettre, il s'est attiré la haine d'une foule de sots et de méchants. »

Haï lui, l'auteur choyé de petites pièces bonnes tout au plus, comme aurait dit Molière, « à mettre au cabinet »!

« Je me suis indigné, continue-t-il, d'avoir si souvent la preuve que le mérite donné, né sans or et sans parchemins, n'a rien de commun avec les hommes. » Sûrement c'est d'autres que lui dont il parle, car son mérite littéraire fut plus que mince, et, d'autre part, son défaut de noblesse ne l'empêcha ni d'entrer à l'Académie, ni de pénétrer à la Cour, ni de recevoir des prix académiques.

On est tenté en lisant de telles lignes de souscrire au jugement de Sainte-Beuve, qui lui reproche d'avoir demandé en 1792 *la suppression des cabriolets parce qu'il n'avait jamais pu en avoir, d'où rhumes de cerveau, taches de boue, etc.*

« Ce petit ballon dont Diderot disait qu'une piqûre d'épingle faisait sortir un vent violent », toute sa vie se plaignit des faveurs qu'il n'avait pu obtenir, et quand il les eut, enrageait de ne pourvoir tonner contre la société qui les lui avait données.

Mais oublions ses colères risibles et ses récriminations; rendons-lui cette justice qu'il sut choisir les anecdotes les plus typiques pour dépeindre les mœurs de ceux dont il s'est exclusivement occupé. Il y a là une série de « petits

faits caractéristiques », comme dit Taine, qui sont une riche mine pour les curieux de cette époque.

Arrogance et fatuité des nobles, ignorance et incrédulité du clergé, morale facile chez les plus grandes dames, inanité de la vie mondaine, tous ces exemples s'y montrent sous leur jour, le plus soigneusement étiquetés et rangés par un homme décidé à ne pas en laisser passer un.

Voici la famille royale qui se croit d'essence supérieure, Madame qui s'étonne en voyant que sa bonne a cinq doigts comme elle; le roi qui prononce un discours où sont notés les moindres gestes qu'il doit faire et devenu un véritable automate grâce à la rigueur de l'étiquette; ses ministres sans volonté, sans énergie, entraînés par la machine despotique qui continue à marcher toute seule, si bien qu'ainsi que des chiens dans un tournebroche, il suffit qu'ils remuent les pattes.

Voilà la noblesse si peu instruite que M. de Ségur ayant publié une ordonnance exigeant pour l'artillerie des nobles instruits, on ne peut admettre que des roturiers; si orgueilleuse que l'homme de qualité, chef-d'œuvre de la Providence, lui paraît une preuve de l'existence de Dieu; si peu fière, que d'Argenson jugeait de sa solidité comme ministre d'après sa vassalité; si peu patriote, qu'après Ramillies et Malplaquet, elle ne s'inquiétait que de la bonne santé du roi.

Le clergé fait preuve d'autant d'incrédulité qu'elle est préoccupée de ses intérêts d'ici-bas.

On promenait la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route qu'il commença à pleuvoir; alors on entendit l'évêque dire en plaisantant : « La Sainte se trompe, elle croit qu'on lui demande de la pluie ».

Le curé de Bray passe des catholiques aux protestants et réciproquement suivant ses intérêts momentanés. Un abbé ayant déjeuné deux fois, refuse à dîner, à cause du jeûne.

Quant aux femmes, ce qu'on en dit passe toutes les suppositions. M. de la Reynière devant épouser Mlle de Jarente, vantait à son beau-frère le bonheur qui l'atten-

dait : — Cela dépend du premier amant qu'elle aura, lui répond celui-ci cyniquement.

Chamfort écrit des femmes :

« Il existe entre elles et les hommes des fantaisies d'épiderme, et très peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère ».

Pour ce qui est des anecdotes amoureuses, Chamfort, célibataire déterminé, sans cesse prêt à bafouer le mariage et la famille, les avait notées avec un soin particulier, ceci par exemple :

— Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

La récolte dans un tel milieu pouvait être riche, aussi Chamfort a-t-il moissonné largement, et son curieux livre, rempli d'anecdotes et de pensées, forme le plus complet répertoire que l'on possède sur l'histoire particulière d'une époque.

D'haleine trop courte, il n'a pu mener à bien aucun ouvrage d'un peu d'étendue ; cantonné obstinément dans son coin, il a refusé de s'élever et de regarder ce qui se passait ailleurs ; pessimiste endurci, il n'a pu écrire un livre digne d'un moraliste ; mais parmi ceux qui ont manié la saillie française, Chamfort reste au premier rang. Ses mots aigus et cinglants seront toujours volontiers cités, mais on sera toujours certain de trouver, pour reprendre une de ses expressions, un peu d'arsenic au fond.

C. S.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS

Edit. Auguis, Paris, 1824-25, 5 vol. in-8 ; Guinguené, Paris, an III (1795), 4 vol. in-8 ; Edit. Colnet, Paris, 1808 et 1812, 2 vol. in-8.

ŒUVRES CHOISIES

Œuvres choisies de Chamfort, P. et F. Didot, 1813, 1 vol. in-8 ; *Chamfortiana,* chez Delance, an IV (1800), in-12 ; Edition Lescure (collection Jouauss) ; *Œuvres de Chamfort* avec une Etude, par A. Houssaye, in-12, 1860 ; *Pensées, maximes, anecdotes,* etc., par P.-J. Stahl, in-12, 1860 ; *Collection des plus belles pages, Chamfort,* in-12, 1905 (*Mercure de France*).

A CONSULTER

Préfaces des Edit. Auguis et Guinguené ; Mme Roland, *Mémoires ;* Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* tome IV ; A. Houssaye, *Revue des Deux-Mondes* 1848, tome 23 ; Pellisson, *Chamfort, sa vie et ses œuvres.* 1895 ; V. aussi Voltaire, *Correspondance ;* Grimm ; Chateaubriand, *Essai sur la Révolution.*

CHOIX DES ŒUVRES

Autobiographie de Chamfort

Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités même lui sont quelquefois inutiles, et que l'art de s'en servir et de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

L'indécision, l'anxiété, sont à l'esprit et à l'âme ce que la question est au corps.

Quand j'étais jeune, ayant les besoins des passions, et attiré par elles dans le monde, forcé de chercher dans la société et dans les plaisirs quelques distractions à des peines cruelles, on me prêchait l'amour de la retraite, du travail, et on m'assommait de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existaient plus, le goût de la retraite et du travail est devenu très vif chez moi et a remplacé tout le reste ; j'ai cessé d'aller dans le monde : alors on n'a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse ; j'ai été accusé d'être misanthrope, etc. Que conclure de cette bizarre différence? Le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent. Le mien, quel qu'il soit, ne me paraît qu'un délateur, né pour troubler mon repos. J'éprouve en le détruisant la joie de triompher d'un ennemi. Ce sentiment a

triomphé chez moi de l'amour-propre même, et la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenais aux hommes.

En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que *qui quitte la partie la gagne.*

Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi ; je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous contais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête et que cela appartient à la meilleure compagnie.

L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse, et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que Dante a mis sur celle de l'enfer :

Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.

Je n'étudie que ce qui me plaît ; je n'occupe mon esprit que des idées qui m'intéressent. Elles seront utiles ou inutiles, soit à moi, soit aux autres ; le temps amènera ou n'amènera pas les circonstances qui me feront faire de mes acquisitions un emploi profitable. Dans tous les cas, j'aurai eu l'avantage inestimable de ne me pas contrarier et d'avoir obéi à ma pensée et à mon caractère.

J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

Les premers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

J'ai à me plaindre des choses très certainement, et peut-être des hommes ; mais je me tais sur ceux-ci, je ne me plains que des choses, et, si j'évite les hommes, c'est pour ne pas vivre avec ceux qui me font porter le poids des choses.

Pensées et Maximes

SUR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'honneur d'être de l'Académie française est comme la croix de Saint-Louis, qu'on voit également aux soupers de Marly et dans les auberges à vingt-deux sous.

L'Académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui, les pensions qu'on exige pour lui des Opéras-comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc... De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

> Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
> Et vous l'estimerez après, si vous pouvez,

Lorsque M. le duc de Richelieu fut reçu de l'Académie française, on loua beaucoup son discours. On lui disait un jour dans une grande assemblée que le ton en était parfait, plein de grâce et de facilité ; que les gens de lettres écrivaient plus correctement peut-être, mais non pas avec cet agrément. « Je vous remercie, Messieurs, dit le jeune duc, et je suis charmé de ce que vous me dites. Il ne me reste plus qu'à vous apprendre que mon discours est de M. Roy, et je lui ferai mon compliment de ce qu'il possède le bon ton de la cour. »

SUR L'AMÉRIQUE

Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terre fertile, paye quarante-deux sous de notre monnaie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement, de la sûreté de sa personne

et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du congrès, et par conséquent législateur, etc. Tel paysan français, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtièmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d'un subdélégué, emprisonné arbitrairement, etc., et transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune et d'avilissement.

L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendants de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de combattre et de vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avaient recouvré leur liberté et étaient parvenus à se former le plus beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les îles et sur les possessions françaises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement, qui est fondé sur l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces îles espagnoles et françaises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue anglaise, il se formera de nouvelles constitutions dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi, les Anglais auront la gloire unique d'avoir formé presque les seuls peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connaître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution? Il faut avoir purgé de Français et d'Espagnols ces terres immenses, où il ne pourrait se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront, et produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles.

SUR L'AMBITION

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

L'ambitieux qui a manqué son objet et qui vit dans le désespoir me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

SUR L'AMITIÉ

L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

Celui qui déguise la tyrannie, la protection ou même les bienfaits sous l'air et le nom de l'amitié, me rappelle ce prêtre scélérat qui empoisonnait dans une hostie.

Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui dans la serre chaude n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

L'amitié délicate et vraie ne souffre l'alliage d'aucun autre sentiment. Je regarde comme un grand bonheur que l'amitié fût déjà parfaite entre M... et moi avant que j'eusse occasion de lui rendre le service que je lui ai rendu et que je pouvais seul lui rendre. Si tout ce qu'il a fait pour moi avait pu être suspect d'avoir été dicté par l'intérêt de me trouver tel qu'il m'a trouvé dans cette cir-

constance, s'il eût été possible qu'il la prévît, le bonheur de ma vie était empoisonné pour jamais.

Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement, je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravies ; j'habite leur cercueil, j'envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas ! je possède trois tombeaux !

On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même ; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste. Il afflige ses amis en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas, et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui devait être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

SUR L'AMOUR

Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affaibli qui peut à peine se traîner.

L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : *Elle est très aimable.* Mais si je ne veux pas l'aimer? Il vaudrait mieux dire : *Elle est très*

aimante, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes ; cela peut s'appliquer aussi à la galanterie.

Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe : c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme que de la manière dont elle le voit elle-même.

C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit. Eh ! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu et nous donne ce que nous n'avons pas ?

Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit, il n'y en a point pour le cœur.

Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles : on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose : il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeur que celles qu'ils ont faites.

L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versa.* En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits ? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

En amour, tout est vrai, tout est faux, et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

Un homme amoureux qui plaint l'homme raisonnable me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, et qui abandonneraient ce dernier marché s'il pouvait conduire à l'autre.

Un amant de la duchesse d'Olonne, la voyant faire des coquetteries à son mari, sortit en disant : « Parbleu ! il faut être bien coquine ; celui-là est trop fort. »

M. le dauphin père du roi (Louis XVI) aimait passionnément sa première femme, qui était rousse et qui avait le désagrément attaché à cette couleur. Il fut longtemps sans aimer la seconde dauphine, et en donnait pour raison qu'elle ne sentait pas la femme. Il croyait que cette odeur était celle du sexe.

M. de***, amoureux passionné, après avoir vécu plusieurs années dans l'indifférence, disait à ses amis, qui le plaisantaient sur sa vieillesse prématurée : « Vous prenez mal votre temps : j'étais bien vieux il y a quelques années, mais je suis bien jeune à présent. »

SUR LE BONHEUR

Robinson dans son île, privé de tout et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvu de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage ; l'homme heureux par la vérité a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : « Il vaut mieux être assis que debout,

être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela. »

Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les métaphysiciens ; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs*, et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie* à mesure qu'elle s'écoule.

Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse, les prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide et vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir ou ne pas réussir auprès des femmes, il s'expose à des inconvénients et même à des affronts ; il devient nul, dès lors plus d'incertitude, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées : il vaut mieux être moins et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau par le fameux hémistiche : *Que n'écrit-il en prose?* il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom autrement que par le ridicule.

Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations ; si elle marque de plus les secondes, nouvelle cause d'inégalité ; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l'année, toujours plus prête à se détraquer.

SUR LA CALOMNIE

La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.

SUR LE CARACTÈRE

Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne, et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : il y semblent comme déplacés ; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol.

Un homme d'esprit est perdu s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractère : quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

Il faut savoir faire les folies que nous demande notre caractère.

On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité pour échapper au danger d'être peint.

Il y a quelquefois entre deux hommes de fausses ressemblances de caractère qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps ; mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très écartés l'un de l'autre, et repoussés en quelque sorte par tous leurs points de contact.

Tel homme a été craint pour ses talents, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fît !

Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisantes que les prétentions d'un sot à l'esprit.

L'entêtement représente le *caractère* à peu près comme le tempérament représente l'*amour*.

On s'effraye des partis violents, mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

SUR LA GLOIRE

Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts sans avoir transmis leurs noms à la postérité ! en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Berecillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue et qui avait la paye de trois soldats !

Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé et pour ainsi dire malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

L'amour de la gloire, une vertu ! Etrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices, qui reçoit pour stimulants l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même ! Titus serait-il Titus s'il avait eu pour ministres Séjan, Narcise et Tigellin ?

Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

Ce que les poètes, les orateurs, même quelques philosophes, nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disait

au collège pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfants pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

SUR LA COUR

A la cour, tout est courtisan : le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire.

Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

Amitié de cour, foi de renards et société de loups.

Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espèce*. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

Vous croyez qu'un ministre, un homme en place, a tel ou tel principe, et vous le croyez parce que vous le lui avez entendu dire. En conséquence, vous vous abstenez de lui demander telle ou telle chose qui le mettrait en contradiction avec sa maxime favorite. Vous apprenez bientôt que vous avez été dupe, et vous lui voyez faire des choses qui vous prouvent qu'un ministre n'a point de principes, mais seulement l'habitude, le tic, de dire telle ou telle chose.

Etes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit ,et souhaitez-vous lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible, ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses

peines, à lui consacrer tous vos moments, à lui sauver, dans l'occasion, la vie ou l'honneur ; ne perdez point votre temps à ces bagatelles : faites plus, faites mieux, faites sa généalogie.

SUR L'EDUCATION

On ne cesse d'écrire sur l'éducation, et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses ; quelques méthodes utiles ont fait, un un mot, quelque bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la législation, à la religion, à l'opinion publique ? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner tant que ces trois objets se combattent ? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plus tôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrée par le sceau de l'autorité sacrée, publique ou législative, par conséquent à lui en inspirer le mépris ?

Ce serait une chose curieuse qu'un livre qui indiquerait toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, et qui se trouvent développées ou supposées dans les écrits les plus célèbres, dans les auteurs les plus consacrés ; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité du rang, les préjugés populaires de toute espèce. On verrait que presque tous les livres sont des corrupteurs, que les meilleurs font presque autant de mal que de bien.

L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs ; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et

aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

SUR LES ENNEMIS

Il y a une sorte d'indulgence pour ses ennemis qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C... me paraît ridicule par la sienne ; il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : « Tu me donnes un soufflet ; eh bien ! je ne suis point encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

SUR L'ESPRIT

En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer et rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.

Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

Il y a entre l'homme d'esprit méchant par caractère et l'homme d'esprit bon et honnête la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société ; c'est par elle qu'on évite de se compromettre ; c'est par elle qu'on met tout en sa place sans sortir de la sienne ; c'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elles ne manquent de gaieté ou de mœurs.

La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : « Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. » C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant, alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté.

C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leurs plaisanteries à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

Un homme d'esprit, s'apercevant qu'il était persiflé par deux mauvais plaisants, leur dit : « Messieurs, vous vous trompez, je ne suis ni sot ni bête ; je suis entre deux. »

Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

Sentir fait penser. On en convient assez aisément ; on convient moins que penser fasse sentir, mais ce n'est guère moins vrai.

La plus perdue de toutes les journées est celle où on n'a pas ri.

L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

SUR L'ÉTAT SAUVAGE

On s'est beaucoup moqué de ceux qui parlaient avec enthousiasme de l'état sauvage en opposition à l'état social ; cependant je voudrais savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections : Il est sans exemple que chez les sauvages on ait vu : 1° un fou, 2° un suicide, 3° un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale ; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois.

SUR LES FEMMES

A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femme de qualité ou fille ; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état ; elle n'en sort que par le vice.

« Il me semble, disait M. de*** à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment ni au mérite. »

Les femmes d'un état mitoyen qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde n'ont ni le bonheur de la nature ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'ai connues.

Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois : celui de n'avoir point d'amis ; mais heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois

eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts ; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est d'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans, je dis même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que, quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité ; et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas de l'axiome : *Qui prouve trop ne prouve rien.*

La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

Mme de*** a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent les scandales se donnent par respect humain.

Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

Le temps a fait succéder, dans la galanterie, le piquant du scandale au piquant du mystère.

Les naturalistes disent que dans toutes les espèces animales la dégénération commence par les femelles : les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation dans la société civilisée.

C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres, et, pour assurer aux mères

leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs et même dans les peines attachés à ce délicieux sentiment.

Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'opéra parce qu'il y avait, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

« Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles ne connaît point les femmes », me disait gravement un homme grand admirateur de la sienne, qui le trompait.

Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

Quelques hommes avaient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaissent les hommes au-dessous de leur mérite ; mais le mariage, les liaisons de femmes, les ont mis au niveau de ceux qui n'approchaient pas d'eux. Le mariage, la galanterie, sont une sorte de conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

M. de Pl..., étant en Angleterre, voulait engager une jeune Anglaise à ne pas épouser un homme trop inférieur à elle dans tous les sens du mot. La jeune personne écouta tout ce qu'on lui dit, et, d'un air fort tranquille : « Que voulez-vous? dit-elle, en arrivant, il change l'air de ma chambre. »

La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté est supérieure à son sexe ; celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme est de son sexe ;

mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe et au-dessous de son sexe.

Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins et dans le cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants.

Une femme laide qui se pare pour se trouver avec de jeunes et jolies femmes fait, en son genre, ce que font, dans une discussion, les gens qui craignent d'avoir le dessous : ils s'efforcent de changer habilement l'état de la question. Il s'agissait de savoir quelle était la plus belle : la laide veut qu'on demande quelle est la plus riche.

On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux par ce moyen.

Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie, comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

Il est plaisant que le mot *connaître une femme* veuille dire coucher avec une femme, et cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature, comme si on ne connaissait point une femme sans cela. Si les patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde : c'est un commerce guerrier.

Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible ; aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer : vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur ou votre successeur.

Il y a telle fille qui trouve à se vendre et ne trouverait pas à se donner.

Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui entre hommes sont gênants ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

On dit communément : « La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a », ce qui est très faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

L'indécence, le défaut de pudeur, sont absurdes dans tout système : dans la philosophie qui jouit comme dans celle qui s'abstient.

J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit : « Les enfants des hommes », et, quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit : « Les enfants des femmes. »

On serait trop malheureux si, auprès des femmes, on se souvenait le moins du monde de ce qu'on sait par cœur.

Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes entièrement indestructible, ait deviné

que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

SUR LES FRANÇAIS

Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme un singe, et dans le fond, très malfaisant comme lui, il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse.

SUR LES GENS DE LETTRES

On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal, et, en général, heureux ; qu'au contraire les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient la nature, les autres la société ; les uns contemplent l'ouvrage du grand Etre, les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents.

Si l'on examinait avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers : le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincrait que, malgré les prétentions de toutes les classes de la société à juger les ouvrages d'agrément, les poètes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors les poètes, comptant le public pour rien et ne s'occupant que des connaisseurs, feraient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux mathématicien Viète faisait à l'égard des siens dans un temps où l'étude des mathématiques était

moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en tirait qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisait distribuer à ceux qui pouvaient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensait pas. Mais Viète était riche, et la plupart des poètes sont pauvres. Puis un géomètre a peut-être moins de vanité qu'un poète, ou, s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues.

Quand un homme aimable ambitionne le petit avantage de plaire à d'autres qu'à ses amis, comme le font tant d'hommes, surtout des gens de lettres, pour qui plaire est comme un métier, il est clair qu'ils ne peuvent y être portés que par un motif d'intérêt ou de vanité. Il faut qu'ils choisissent entre le rôle d'une courtisane et celui d'une coquette, ou, si l'on veut, d'un comédien. L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme qui en a quelquefois assez peu, et c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit, et c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille.

C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa *Rhétorique,* que toute métaphore fondée sur l'analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie ; renversez la métaphore, et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

Le bon goût, le tact et le bon ton ont plus de rapport que n'affectent de le croire les gens de lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué au maintien et à la conduite ; le bon ton, c'est le bon goût appliqué aux discours et à la conversation.

Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis et par un peu d'aisance ? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde ? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison ? Faut-il qu'il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens ? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas ! nous périssions si nous n'eussions péri ! »

On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : « C'est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et qu'on ne puisse pas conclure d'un pareil ouvrage que l'auteur est ce qu'il paraît être. » Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée ; mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

Un auteur homme de goût est, parmi ce public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

Le travail du poète, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même ; et, de la part du public, il se trouve placé entre le *Grand merci* et le *Va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

Les gens de lettres, surtout les poètes, sont comme les paons, à qui on jette mesquinement quelques graînes dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue ; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Estienne (Henri et Robert), qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable, et que Charles Estienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presque autant qu'eux aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne ; il se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait, à soixante-dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquait de bouillon à sa dernière maladie. La Fontaine n'était guère mieux. Si Ra-

cine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talents étaient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé de Longuerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur le triste sort des homme de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi voulait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Tallemant, l'abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssaient ; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris. »

On demandait à l'abbé Trublet combien de temps il mettait à faire un livre. Il répondit : « C'est selon le monde qu'on voit. »

M..., à qui on demandait fréquemment la lecture de ses vers, et qui s'en impatientait, disait qu'en commençant cette lecture il se rappelait toujours ce qu'un charlatan du Pont-Neuf disait à son singe en commençant ses jeux : « Allons, mon cher Bertrand, il n'est pas question ici de s'amuser. Il nous faut divertir l'honorable compagnie. »

SUR LE GÉNIE

J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables et par l'esprit de leur temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand voyage de Vasco de Gama aux Indes occidentales ; on n'ignore pas que plusieurs navigateurs étaient persuadés qu'il y avait de grandes îles et sans doute un continent à l'Ouest avant que Colomb l'eût découvert, et il avait lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre pilote avec qui il avait été en liaison. Philippe avait tout préparé pour la guerre de Perse avant sa mort. Plusieurs sectes d'hérétiques, déchaî-

nées contre les abus de la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Wiclef.

On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie. M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre : heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité !

SUR LA GÉNÉROSITÉ

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

SUR L'HABILETÉ

L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie.

SUR L'HONNEUR

C'est une vérité reconnue que notre siècle a remis les mots à leur place ; qu'en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, l'*honneur*, renferme d'idées complètes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvénients, et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tous les abus de mots, il a établi que l'*honneur* restait dans son intégrité à tout homme qui n'avait point été repris de justice. Autrefois, ce mot était une source d'équivoques et de contestations ; à présent, rien de plus clair : un homme a-t-il été mis au carcan ? n'y a-t-il pas été mis ? Voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les

registres du greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc... ; il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la précision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile.

SUR LE MARIAGE

Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

Un homme connu pour avoir fermé les yeux sur les désordres de sa femme, et qui en avait tiré parti plusieurs fois pour sa fortune, montrait le plus grand chagrin de sa mort, et me dit gravement : « Je puis dire ce que Louis XIV disait à la mort de Marie-Thérèse : « Voilà « le premier chagrin qu'elle m'ait jamais donné. »

Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de Mlle ***, jeune personne belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M. ***, vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

M. D... avait refusé les avances d'une jolie femme. Son mari le prit en haine comme s'il les eût acceptées, et on riait de M. D..., qui disait : « Morbleu ! s'il savait du moins combien il est plaisant. »

M. de La Reynière devait épouser Mlle de Jarente, jeune et aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendait, et disait à M. de Malesherbes, son beau-frère : « Ne pensez-vous pas, en effet, que mon bonheur sera parfait ? — Cela dépend de quelques circons-

tances. — Comment ! que voulez-vous dire ? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura. »

Une jolie femme dont l'amant était maussade et avait des manières conjugales, lui dit : « Monsieur, apprenez que, quand vous êtes avec mon mari dans le monde, il est décent que vous soyez plus aimable que lui. »

Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! fut le texte que prit le prédicateur au mariage de d'Aubigné, âgé de soixante-dix ans, et d'une jeune personne de dix-sept.

A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, Mme de L... disait : « Si j'étais une catin, je serais encore une fort honnête femme, car je ne voudrais point prendre pour amant un homme qui serait capable de m'épouser. »

Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

L'état de mari a cela de fâcheux que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Etre aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M. *** disait à sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule. »

Grâce à la passion des femmes, il faut que l'homme le plus honnête soit ou un mari, ou un sigisbé, ou un crapuleux, ou un impuissant.

Le divorce est si naturel que dans plusieurs maisons il couche toutes les nuits entre deux époux.

La pire des mésalliances est celle du cœur.

Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage est celui-ci : « Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fontenelle se repentit, dans ses dernières années,

de ne s'être pas marié ; il oubliait quatre-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients... Il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments ; mais, en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins se convenir par ses défauts.

On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions ; le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

SUR LES MÉDECINS

Un médecin disait : « Il n'y a que les héritiers qui payent bien. »

Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain : ce sont tous des aveugles ; mais les médecins sont des quinze-vingts qui connaissent mieux les rues et qui se tirent mieux d'affaire.

La menace du *rhume négligé* est pour les médecins ce que le purgatoire est pour les prêtres : *un Pérou.*

A voir la manière dont on en use envers les malades dans les hôpitaux, on dirait que les hommes ont imaginé ces tristes asiles non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux, dont ces infortunés troubleraient les jouissances.

SUR LA MISANTHROPIE

Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poète, ne soient pas misanthropes : 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2° parce que, leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

SUR LES MŒURS

On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût : c'est une réforme qui date des dix dernières années.

Il y a entre les mœurs anciennes et les nôtres le même rapport qui se trouve entre Aristide, contrôleur général des Athéniens, et l'abbé Terray.

Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne... Voilà, je crois, toute la morale.

Pour les hommes vraiment honnêtes et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras.*

Les philosophes reconnaissent quatre vertus principales dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force et la prudence. On peut dire

que cette dernière renferme les deux premières (la justice et la tempérance), et qu'elle supplée en quelque sorte à la force, en sauvant à l'homme qui a le malheur d'en manquer une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

J'ai souvent remarqué, dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers ; j'ai, dis-je, remarqué que le premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offrait. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigents et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites ? Il semble qu'en nous les payant on nous les ôte.

SUR LA MORT

On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie. En admettant que l'Amérique et les terres australes n'en contiendraient que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans aurait échappé environ mille quatre cents fois à cette épouvantable destruction.

SUR LA NATURE

La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

La nature ne m'a point dit : « Ne sois point pauvre », encore moins : « Sois riche » ; mais elle me crie : « Sois indépendant. »

SUR L'OPINION

L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

Souvent une opinion, une coutume, commence à paraître absurde dans la première jeunesse, et, en avançant dans la vie, on en trouve la raison ; elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules ? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, et qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies sont depuis devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme faibles et communes par nos descendants.

Celui qui est juste au milieu entre notre ennemi et nous nous paraît être plus voisin de notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre.

Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

SUR LA NOBLESSE

La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et l'on n'en jure pas moins foi de gentilhomme. Celle de M. de Guéménée n'y réussira pas mieux.

Un curé de campagne dit au prône à ses paroissiens : « Messieurs, priez Dieu pour le possesseur de ce château, mort à Paris de ses blessures. » (Il avait été roué.)

Histoire de M. de Villars, qui, le jour de Noël, entend trois messes, et se persuade que les deux dernières sont pour lui. Il envoie trois louis au prêtre, qui répond : « Je dis la messe pour mon plaisir. »

On demandait à une duchesse de Rohan à quelle époque elle comptait accoucher. « Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. » L'honneur était d'accoucher d'un Rohan !

M. de*** promettait je ne sais quoi à M. de L... et jurait foi de gentilhomme. Celui-ci lui dit : « Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme ? »

Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudraient former de

grands calculateurs après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent? Est-ce un Français à Pékin ou à Macao? est-ce un Lapon au Sénégal? ou ne serait-ce pas, par hasard, un homme de mérite sans or et sans parchemins au milieu de ceux qui possèdent l'un de ces deux avantages ou tous les deux réunis? N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société?

Un courtisan disait à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire. »

Un courtisan disait : « Ne se brouille pas avec moi qui veut. »

Les gens qui croient aimer un prince dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités me rappellent les enfants qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

Les favoris, les hommes en place, mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite; mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre auraient eu bon marché aussi indignés de cette disposition qu'auraient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait : « Les grands veulent qu'on se dégrade non pour un bienfait, mais pour une espérance ; ils prétendent vous acheter non par un lot, mais par un billet de loterie ; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens du monde. »

Quelle vie que celle de la plupart des gens de la cour! Ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter, pour des intérêts misérables ; ils attendent, pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de leurs ri-

vaux d'ambition, de ceux mêmes qu'ils appellent leurs amis ; et, pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sèchent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes en demandant des nouvelles de la santé de monsieur un tel, de madame une telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

Plusieurs courtisants sont haïs sans profit et pour le plaisir de l'être : ce sont des lézards qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue.

Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendants ! Et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines, qui, faites pour inspirer le mépris et l'honneur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère !

La nécessité d'être gentilhomme pour être capitaine de vaisseau est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

Cette impossibilité d'arriver aux grandes places à moins que d'être gentilhomme est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

Si un historien tel que Tacite eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

SUR PARIS

Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin.

Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, cent louis pour le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu !

On pourrait appliquer à la ville de Paris les propres termes de sainte Thérèse pour définir l'enfer : *l'endroit où il pue et où l'on n'aime point.*

Quand on est trop frappé des maux de la société universelle et des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire : « Il pouvait naître de plus grands malheurs encore de la suite de combinaisons qui a soumis vingt-cinq millions d'hommes à un seul, et qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues carrées. »

Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que dans quelques siècles il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble? Ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

SUR LES PASSIONS

Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourments qu'elles causent, mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre et qui dégradent l'homme.

Sans ces inconvénients, elles auraient trop d'avantages sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme ; la sagesse le fait seulement *durer*.

La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduit à sa raison pour seule ressource.

Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets ; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre, comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

SUR LA PAUVRETÉ

Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumières, l'homme né riche ne doit jamais connaître aussi bien que le pauvre la nature, le cœur humain et la société. C'est que, dans le moment où le premier plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion.

L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

Il n'est peut-être pas vrai que les grandes fortunes supposent toujours de l'esprit, comme je l'ai souvent ouï dire même à des gens d'esprit, mais il est plus vrai qu'il y a des doses d'esprit et d'habileté à qui la fortune ne saurait échapper, quand bien même celui qui les a, posséderait l'honnêteté la plus pure, obstacle qui, comme on sait, est le plus grand de tous pour la fortune.

Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune et vive avec de la canaille.

SUR LE PUBLIC

Les idées du public ne sauraient manquer d'être presque toujours viles et basses. Comme il ne lui revient guère que des scandales et des actions d'une indécence marquée, il teint de ces mêmes couleurs presque tous les faits ou les discours qui passent jusqu'à lui. Voit-il une liaison, même de la plus noble espèce, entre un grand seigneur et un homme de mérite, entre un homme en place et un particulier, il ne voit, dans le premier cas, qu'un protecteur et un client ; dans le second, que du manège et de l'espionnage souvent. Dans un acte de générosité mêlé de circonstances nobles et intéressantes, il ne voit que de l'argent prêté à un habile homme par une dupe ; dans le fait qui donne de la publicité à une passion quelquefois très intéressante d'une femme honnête et d'un homme digne d'être aimé, il ne voit que du catinisme ou du libertinage : c'est que ses jugements sont déterminés d'avance par un grand nombre de cas où il a dû condamner et mépriser. Il résulte de ces observations que ce qui peut arriver de mieux aux honnêtes gens, c'est de lui échapper.

Le public de ce moment-ci est, comme la tragédie moderne, absurde, atroce et plat.

SUR LA PHILOSOPHIE

N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié et qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine ? La gloire de Bayle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques, qui feraient lever les épaules à un paysan du Gâtinais doué d'un grand sens naturel ;

celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre ni croire entendre ce qu'on n'entend pas ; celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feraient fuir avec mépris un sauvage du Canada ; celle de Montesquieu et de quelques auteurs avant lui, d'avoir, en respectant une foule de préjugés misérables, laissé entrevoir que les gouvernants sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernements. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société s'accomplit, que dira la postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels ?

L'honnête homme détrompé de toutes les illusions est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très aimable. Il ne saurait être pédant, ne mettant d'importance à rien ; il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance d'être sûr dans le commerce, de ne se permettre ni redites ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain ; il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux : c'est un homme qui d'un endroit éclairé voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard ; il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses.

Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison : c'était un mal nécessaire.

Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste et plusieurs autres. La morale pratique était si bien la partie essentielle de leur philosophie que plusieurs furent mis à la tête des

écoles sans avoir rien écrit. Ce fut le cas pour Xénocrate, Polémon, Heusippe, etc... Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune science que la morale, n'en fut pas moins le premier philosophe de son siècle.

Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde* comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire comme une prison : c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot. L'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

Il est dangereux pour un philosophe attaché à un grand (si jamais les grands ont eu auprès d'eux un philosophe) de montrer tout son désintéressement : on le prendrait au mot. Il se trouve dans la nécessité de cacher ses vrais sentiments, et c'est pour ainsi dire un hypocrite d'ambition.

Le philosophe se portant pour un être qui ne donne aux hommes que leur valeur véritable, il est fort simple que cette manière de juger ne plaise à personne.

Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

L'homme du monde, l'ami de la fortune, même l'amant de la gloire, tracent tous devant eux une ligne directe qui les conduit à un terme inconnu ; le sage, l'ami de lui-même, décrit une ligne circulaire dont l'extrémité le ramène à lui : c'est le *totus teres atque rotundus* d'Horace.

Il ne faut point s'étonner du goût de J.-J. Rousseau pour la retraite : de pareilles âmes sont exposées à se voir

seules, à vivre isolées comme l'aigle; mais, comme lui, l'étendue de leurs regards et la hauteur de leur vol sont le charme de leur solitude.

En voyant Bacon, dans le commencement du XVIᵉ siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Bayle, Locke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces, à ses partisans ou à ses favoris.

Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : « Je ne te prends que pour ce que tu es; je ne t'apprécie que ce que tu vaux. » Et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer avec l'annonce de ce ferme propos.

Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui. Il la trouva enfin : c'est que par là il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour montre une indifférence toujours odieuse aux femmes : elles cessent aussitôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un philosophe : il n'a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.

J'ai vu des hommes qui n'étaient doués que d'une raison simple et droite, sans une grande étendue ni sans beaucoup d'élévation d'esprit ; et cette raison simple avait suffi pour leur faire mettre à leur place les vanités et les sottises humaines, pour leur donner le sentiment de leur dignité personnelle, leur faire apprécier ce même sentiment dans autrui. J'ai vu des femmes à peu près dans le même cas, qu'un sentiment vrai, éprouvé de bonne heure, avait mises au niveau des mêmes idées. Il suit de ces deux observations que ceux qui mettent un grand prix à ces vanités, à ces sottises humaines, sont de la dernière classe de notre espèce.

Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions, et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

Qu'est-ce qu'un philosophe ? C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion et son jugement à l'erreur.

J'ai lu dans je ne sais quel voyageur que certains sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait et avaient le meilleur à faire.

« N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux ? » disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : « N'as-tu pas honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux ? »

Le jansénisme des chrétiens, c'est le stoïcisme des païens, dégradé de figure et mis à la portée d'une populace chré-

tienne, et cette secte a eu des Pascal et des Arnauld pour défenseurs.

Les stoïciens sont des espèces d'inspirés qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poëtiques.

La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins et ne pas se regarder vivre.

L'homme peut aspirer à la vertu ; il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

Il y aurait une manière plaisante de prouver qu'en France les philosophes sont les plus mauvais citoyens du monde. La preuve, la voici : c'est qu'ils ont imprimé une grande quantité de vérités importantes dans l'ordre politique et économique, et ont donné plusieurs conseils utiles consignés dans leurs livres. Ces conseils ont été suivis par presque tous les souverains de l'Europe, presque partout, hors en France : d'où il suit que, la prospérité des étrangers augmentant leur puissance, tandis que la France reste aux mêmes termes, conserve ses abus, etc..., elle finira par être dans l'état d'infériorité relativement aux autres puissances ; et c'est évidemment la faute des philosophes. On voit, à ce sujet, la réponse du duc de Toscane à un Français, à propos des heureuses innovations faites par lui dans ses Etats : « Vous me louez trop à cet égard, disait-il ; j'ai pris toutes mes idées dans vos livres français. »

Un docteur de Sorbonne, furieux contre le *Système de la Nature*, disait : « C'est un livre exécrable, abominable ; c'est l'athéisme démontré. »

Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connus de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu par lui-même, par projet ; et cependant on voit un petit nombre d'hommes sages, parvenus à cet âge-là, instruits de toutes ces choses

et très éclairés, n'être ni corrompus ni malheureux. La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique, et la force de leur caractère, jointe aux lumières d'un esprit étendu, les élève au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau après Plutarque) que plus on pense, moins on sent ; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

L'homme sans principes est aussi ordinairement un homme sans caractère, car, s'il était né avec du caractère, il aurait senti le besoin de se créer des principes.

Il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même il y a plus de folie que de sagesse.

Il en est des philosophes comme des moines, dont plusieurs le sont malgré eux et enragent toute leur vie. Quelques autres prennent patience ; un petit nombre enfin est heureux, se tait et ne cherche point à faire des prosélytes, tandis que ceux qui sont désespérés de leur engagement *cherchent à racoler des novices.*

La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très peu de bons remèdes et presque point de spécifiques.

Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : « On dit qu'ils s'entendent ; mais je n'en crois rien. »

SUR LA RELIGION

Les théologiens, toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes, les suppôts des gouvernements, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité qu'entraînent les travaux purement mécaniques ou manuels ; ils supposent que les artisans ne peuvent s'élever aux connais-

sances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes et de citoyens. Ne dirait-on pas que ces connaissances sont bien compliquées? Supposons qu'on eût employé, pour éclairer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu'on a mis à les abrutir; supposons qu'au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs fondés sur leurs droits, on serait étonné du terme où ils seraient parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même et d'avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connaître leurs droits et le devoir de les défendre, on eût vu que la nature, qui a formé les hommes pour la société, leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

SUR LA SOCIÉTÉ

Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la société. Chaque homme y porte les défauts : 1° de l'humanité ; 2° de l'individu ; 3° de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le temps, et chaque homme, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui et malheureux par les siens mêmes, prend pour l'humanité un profond mépris qui ne peut tourner que contre l'une et l'autre.

La société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent tour à tour, blessées, humiliées l'une par l'autre, qui expient le lendemain, dans le dégoût d'une défaite, le triomphe de la veille. Vivre solitaire, ne point être froissé dans ce choc misérable où l'on attire un instant les yeux pour être écrasé l'instant d'après, c'est ce qu'on appelle n'être rien, n'avoir pas d'existence. Pauvre humanité !

Jamais le monde n'est connu par les livres. On l'a dit autrefois, mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison ; la voici : c'est que cette connaissance est un résultat de mille observations fines dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses, quoique ces petites choses soient très importantes au succès des plus grandes affaires.

En parcourant les mémoires et les monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

Il en est de la civilisation comme de la cuisine : quand on voit sur une table des mets légers, sains et bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science ; mais, quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers et leur art funeste... à l'application.

Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. « Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B..., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. »

Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton obligés de se rendre pygmées pour entrer dans le Pandémonium.

Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature ; les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes, mais où, dans le fond, tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

Avoir des liaisons considérables, ou même illustres, ne peut plus être un mérite pour personne dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, et où l'on est quelquefois recherché pour ses ridicules.

De nos jours un peintre fait votre portrait en sept minutes ; un autre vous apprendra à peindre en trois jours ; un troisième vous enseigne l'anglais en quatre leçons ; on veut vous apprendre huit langues avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-dessous en huit langues ; enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentiments ou les idées de la vie entière et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le ferait. On vous ferait avaler cette pilule, et on vous dirait : *Allez-vous-en.*

La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier à son égard le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris.

J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération et le repos à la célébrité.

Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux dans le monde que l'honnête homme et que l'homme d'esprit à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n'est que malhonnêteté et sottise ; au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé,

ne pouvant pas entrer sitôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite, tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chalands avant que d'exposer leur marchandise et d'entrer en traité avec eux ; souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étrenner.

Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé, croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas ; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

Le monde est si méprisable que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

Petits Dialogues philosophiques

A. Je suis brouillé avec elle.
B. Pourquoi ?
A. J'en ai dit du mal.
B. Je me charge de vous raccommoder... Quel mal en avez-vous dit ?
A. Qu'elle est coquette.
B. Je vous réconcilie.
A. Qu'elle n'est pas belle.
B. Je ne m'en mêle plus.

A. Croiriez-vous que j'ai vu Mme de *** pleurer son ami en présence de quinze personnes ?
B. Quand je vous disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre !

A. Vous mariez-vous ?
B. Non.
A. Pourquoi ?
B. Parce que je serais chagrin.
A. Pourquoi ?
B. Parce que je serais jaloux.
A. Et pourquoi seriez-vous jaloux ?
B. Parce que je serais cocu.
A. Qui vous a dit que vous seriez cocu ?
B. Je serais cocu parce que je le mériterais.
A. Et pourquoi le mériteriez-vous ?
B. Parce que je me serais marié.

Le Cuisinier. Je n'ai pu acheter ce saumon.
Le Docteur de Sorbonne. Pourquoi ?

Le Cuisinier. Un conseiller le marchandait.

Le Docteur de Sorbonne. Prends ces cent écus, et va m'acheter le saumon et le conseiller.

A. Vous êtes bien au fait des intrigues de nos ministres.

B. C'est que j'ai vécu avec eux.

A. Vous vous en êtes bien trouvé, j'espère?

B. Point du tout... Ce sont des joueurs qui m'ont montré leurs cartes, qui ont même, en ma présence, regardé dans le talon, mais qui n'ont point partagé avec moi les profits du gain de la partie.

Le Vieillard. Vous êtes misanthrope de bien bonne heure! Quel âge avez-vous?

Le Jeune Homme. Vingt-cinq ans.

Le Vieillard. Comptez-vous vivre plus de cent ans?

Le Jeune Homme. Pas tout à fait.

Le Vieillard. Croyez-vous que les hommes seront corrigés dans soixante-quinze ans?

Le Jeune Homme. Cela serait absurde à croire.

Le Vieillard. Il faut que vous le pensiez pourtant, puisque vous vous emportez contre leurs vices... Encore cela ne serait-il pas raisonnable quand ils seraient corrigés d'ici à soixante-quinze ans, car il ne vous resterait plus de temps pour jouir de la réforme que vous auriez opérée.

Le Jeune Homme. Votre remarque mérite quelque considération... J'y penserai.

A. Il a cherché à vous humilier.

B. Celui qui ne peut être honoré que par lui-même n'est guère humilié par personne.

A. La femme qu'on me propose n'est pas riche.

B. Vous l'êtes.

A. Je veux une femme qui le soit. Il faut bien s'assortir.

A. Je l'ai aimée à la folie ; j'ai cru que j'en mourrais de chagrin.

B. Mourir de chagrin ! Mais vous l'avez eue ?

A. Oui.

B. Elle vous aimait ?

A. A la fureur, et elle a pensé en mourir aussi.

B. Eh bien ! comment donc pouviez-vous mourir de chagrin ?

A. Elle voulait que je l'épousasse.

B. Eh bien ! Une jeune femme, belle et riche, qui vous aimait, dont vous étiez fou ?

A. Cela est vrai ; mais épouser, épouser ! Dieu merci, j'en suis quitte à bon marché.

A. La place est honnête.

B. Vous voulez dire lucrative.

A. Honnête ou lucratif, c'est tout un.

A. Ces deux femmes sont fort amies, je crois.

B. Amies ! là... vraiment ?

A. Je le crois, vous dis-je : elles passent leur vie ensemble. Au surplus, je ne vis pas assez dans leur société pour savoir si elles s'aiment ou se haïssent.

A. Vous connaissez M. le comte de *** : est-il aimable ?

B. Non. C'est un homme plein de noblesse, d'élévation, d'esprit, de connaissances : voilà tout.

A. Je lui ferais du mal volontiers.

B. Mais il ne vous en a jamais fait.

A. Il faut bien que quelqu'un commence.

Damon. Clitandre est plus jeune que son âge. Il est trop exalté. Les maux publics, les torts de la société, tout l'irrite et le révolte.

Célimène. Oh ! il est jeune encore, mais il a un bon esprit ; il finira par se faire vingt mille livres de rente, et prendre son parti sur tout le reste.

A. Il paraît que tout le mal dit par vous sur madame de *** n'est que pour vous conformer au bruit public : car il me semble que vous ne la connaissez point.

B. Moi ? Point du tout.

A. Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madade de *** ?

B. Par le plus grand hasard du monde, je l'ai sur moi.

A. C'est pour cela que je vous le demande.

Damon. Vous me paraissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard.

Clitandre. Si bien que pour peu de chose je vous dirais ce que je pense d'elles.

Damon. Dites-le-moi.

Clitandre. Un moment. Je veux attendre encore quelques années. C'est le parti le plus prudent.

A. J'ai fait comme les gens sages quand ils font une sottise.

B. Que font-ils ?

A. Ils remettent la sagesse à une autre fois.

A. Voilà quinze jours que nous perdons. Il faut pourtant nous remettre...

B. Oui, dès la semaine prochaine.

A. Quoi ! sitôt ?

A. Il faut vivre avec les vivants.

B. Cela n'est pas vrai : il faut vivre avec les morts.

A. Non, Monsieur, votre droit n'est point d'être enterré dans cette chapelle.

B. C'est mon droit : cette chapelle a été bâtie par mes ancêtres.

A. Oui ; mais il y a eu depuis une transaction qui ordonne qu'après monsieur votre père, qui est mort, ce soit mon tour.

B. Non, je n'y consentirai pas. J'ai le droit d'y être enterré, d'y être enterré tout à l'heure.

A. Monsieur, je suis un pauvre comédien de province qui veut rejoindre sa troupe : je n'ai pas de quoi...

B. Vieille ruse ! Monsieur, il n'y a point là d'invention, point de talent.

A. Monsieur, je venais sur votre réputation...

B. Je n'ai point de réputation, et ne veux point en avoir.

A. Ah ! Monsieur !

B. Au surplus, vous voyez à quoi elle sert, et ce qu'elle rapporte.

A. Vous aimez Mlle *** ; elle sera une riche héritière.

B. Je l'ignorais ; je croyais seulement qu'elle serait un riche héritage.

Le Notaire. Fort bien, Monsieur, dix mille écus de legs. Ensuite ?

Le Mourant. Deux mille écus au notaire.

Le Notaire. Monsieur, mais où prendra-t-on l'argent de tous ces legs ?

Le Mourant. Eh ! mais, vraiment, voilà ce qui m'embarrasse.

A. Mme ***, jeune encore, avait épousé un homme de soixante-dix-huit ans, qui lui fit cinq enfants.

B. Ils n'étaient peut-être pas de lui.

A. Je crois qu'ils en étaient, et je l'ai jugé à la haine que la mère avait pour eux.

A. Connaissez-vous Mme de B... ?

B. Non.

A. Mais vous l'avez vue souvent ?

B. Beaucoup.

A. Eh bien ?

B. Je ne l'ai pas étudiée.

A. J'entends.

Clitandre. Mariez-vous.

Damis. Moi ! point du tout. Je suis bien avec moi, je me conviens, et je me suffis. Je n'aime point, je ne suis point aimé. Vous voyez que c'est comme si j'étais en ménage, ayant maison et vingt-cinq personnes à souper tous les jours.

A. M. de *** vous trouve une conversation charmante.

B. Je ne dois pas mon succès à mon partner lorsque je cause avec lui.

A. Concevez-vous M. *** ? Comme il a été peu étonné d'une infamie qui nous a confondus !

B. Il n'est pas plus étonné des vices d'autrui que des siens.

A. Jamais la cour n'a été si ennemie des gens d'esprit.

B. Je le crois : jamais elle n'a été plus sotte ; et quand les deux extrêmes s'éloignent, le rapprochement est plus difficile.

Damon. Vous mariez-vous ?

Clitandre. Quand je songe que, pour me marier, il faudrait que j'aimasse, il me paraît non pas impossible, mais difficile que je me marie ; mais quand je songe qu'il faudrait que j'aimasse et que je fusse aimé, alors je crois qu'il est impossible que je me marie.

Damon. Pourquoi n'avez-vous rien dit quand on a parlé de M. *** ?

Clitandre. Parce que j'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

Madame de ***. Qui est-ce qui vient vers nous ?

Madame de C... C'est Mme de Ber...

Madame de ***. Est-ce que vous la connaissez ?

Madame de C... Comment ! vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier ?

A. Ne pensez-vous pas que le changement arrivé dans la constitution sera nuisible aux beaux-arts?

B. Au contraire. Il donnera aux âmes, aux génies, un caractère plus ferme, plus noble, plus imposant. Il nous restera le goût, fruit des beaux ouvrages du siècle de Louis XIV, qui, se mêlant à l'énergie nouvelle qu'aura prise l'esprit national, nous fera sortir du cercle des petites conventions qui avaient gêné son essor.

A. Détournez la tête, voilà M. de L...

B. N'ayez pas peur : il a la vue basse.

A. Ah! que vous me faites de plaisir! Moi, j'ai la vue longue, et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

SUR UN HOMME SANS CARACTÈRE

Dorante. Il aime beaucoup M. de B...

Philinte. D'où le sait-il? qui lui a dit cela?

DE DEUX COURTISANS

A. Il y a longtemps que vous n'avez vu M. Turgot?

B. Oui.

A. Depuis sa disgrâce, par exemple?

B. Je le crois: j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi.

DU ROI DE PRUSSE ET DE D'ARGET

Le Roi. Allons, d'Arget, divertis-moi: conte-moi l'étiquette du roi de France. Commence par son lever.

(Alors d'Arget entre dans tout le détail de ce qui se fait; dénombre les officiers, valets de chambre, leurs fonctions, etc.)

Le Roi (*en éclatant de rire*). Ah! grand Dieu! si j'étais roi de France, je ferais un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place.

DE L'EMPEREUR ET DU ROI DE NAPLES

Le Roi. Jamais éducation ne fut plus négligée que la mienne.

L'Empereur. Comment? (*A part.*) Cet homme vaut quelque chose.

Le Roi. Figurez-vous qu'à vingt ans je ne savais pas faire une fricassée de poulet et le peu de cuisine que je sais, c'est moi qui me le suis donné.

ENTRE MADAME DE B... ET MONSIEUR DE L...

Monsieur de L... C'est une plaisante idée de nous faire dîner tous ensemble. Nous étions sept, sans compter votre mari.

Madame de B... J'ai voulu rassembler tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore d'une manière différente, et qui me le rend. Cela prouve qu'il y a encore des mœurs en France; car je n'ai eu à me plaindre de personne, et j'ai été fidèle à chacun pendant son règne.

Monsieur de L... Cela est vrai; il n'y a que votre mari qui, à toute force, pourrait se plaindre.

Madame de B... J'ai bien plus à me plaindre de lui, qui m'a épousée sans que je l'aimasse.

Monsieur de L... Cela est juste. A propos, mais un tel, vous ne me l'avez point avoué: est-ce avant ou après moi?

Madame de B... C'est avant. Je n'ai jamais osé vous le dire: j'étais si jeune quand vous m'avez eue!

Monsieur de L... Une chose m'a surpris.

Madame de B... Qu'est-ce?

Monsieur de L... Pourquoi n'aviez-vous pas prié le chevalier de S...? Il nous manquait.

Madame de B... J'en ai été fâchée. Il est parti il y a un mois pour l'Isle de France.

Monsieur de L... Ce sera pour son retour.

ENTRE LES MÊMES

Monsieur de L... Ah! ma chère amie, nous sommes perdus: votre mari sait tout.

Madame de B... Comment? Quelque lettre surprise?

Monsieur de L... Point du tout.

Madame de B... Une indiscrétion? une méchanceté de quelques-uns de nos amis?

Monsieur de L... Non.

Madame de B... Eh bien! quoi? qu'est-ce?

Monsieur de L... Votre mari est venu ce matin m'emprunter cinquante louis.

Madame de B... Les lui avez-vous prêtés?

Monsieur de L... Sur-le-champ.

Madame de B... Oh bien! il n'y a pas de mal: il ne sait plus rien.

ENTRE QUELQUES PERSONNES, APRÈS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'OPÉRA DES *Danaïdes*, PAR LE BARON DE TSCHOUDY.

A. Il y a dans cet opéra quatre-vingt-dix-huit morts.

B. Comment?

C. Oui. Toutes les filles de Danaüs, hors Hypermnestre, et tous les fils d'Egyptus, hors Lyncée.

D. Cela fait bien quatre-vingt-dix-huit morts.

E., médecin de profession. Cela fait bien des morts; mais il y a en effet bien des épidémies.

F., prêtre de son métier. Dites-moi un peu, dans quelle paroisse cette épidémie s'est-elle déclarée? Cela a dû rapporter beaucoup au curé.

ENTRE D'ALEMBERT ET UN SUISSE DE PORTE

Le Suisse. Monsieur, où allez-vous?

D'Alembert. Chez M. de ***.

Le Suisse. Pourquoi ne me parlez-vous pas?

D'Alembert. Mon ami, on s'adresse à vous pour savoir si votre maître est chez lui.

Le Suisse. Eh bien donc?

D'Alembert. Je sais qu'il y est, puisqu'il m'a donné rendez-vous.

Le Suisse. Cela est égal; on parle toujours. Si on ne me parle pas, je ne suis rien.

ENTRE LE NONCE PAMPHILI ET SON SECRÉTAIRE

Le Nonce. Qu'est-ce qu'on dit de moi dans le monde?

Le Secrétaire. On vous accuse d'avoir empoisonné un tel, votre parent, pour avoir sa succession.

Le Nonce. Je l'ai fait empoisonner, mais pour une autre raison. Après?

Le Secrétaire. D'avoir assassiné la Signora... pour vous avoir trompé.

Le Nonce. Point du tout : c'est parce que je craignais pour un secret que je lui avait confié. Ensuite?

Le Secrétaire. D'avoir donné la..... à un de nos pages.

Le Nonce. Tout le contraire : c'est lui qui me l'a donnée. Est-ce-là tout?

Le Secrétaire. On vous accuse de faire le bel esprit, de n'être point l'auteur de votre dernier sonnet.

Le Nonce. Cazzo! Coquin! sors de ma présence.

Anecdotes

M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de l'Académie de Soissons, qui disaient que cette académie était la fille aînée de l'Académie française. « Oui, Messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle. »

On disait à M..., académicien : « Vous vous marierez quelque jour. » Il répondit : « J'ai tant plaisanté l'Académie, et j'en suis ; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage. »

On parlait de la dispute sur la préférence qu'on devait donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou à la langue française. « Comment peut-il y avoir une dispute sur cela, dit M. B... ? — Vous avez bien raison, dit M. T... — Sans doute, reprit M. B... ; c'est la langue latine, n'est-il pas vrai ? — Point du tout, dit M. T..., c'est la langue française. »

Un certain Marchand, avocat, homme d'esprit, disait : « On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. »

Un homme de lettres menait de front un poème et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poème. « Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai »

Une femme parlait emphatiquement de sa vertu, et ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit dit là-dessus : « A quoi bon cette forfanterie ? Ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela ? »

M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilège pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cleveland* que sous la condition que *Cleveland* se ferait catholique au dernier volume.

M. d'Alembert eut occasion de voir Mme Denis le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. « Heureuse ! dit-il, je vous en réponds ; heureuse à faire mal au cœur. »

« Comment trouvez-vous M. de... ? — Je le trouve très aimable ; je ne l'aime point du tout. » L'accent dont le dernier mot fut dit marquait très bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé.

La jeune madame de M..., étant quittée par le vicomte de Noailles, était au désespoir, et disait : « J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants ; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles. »

Le marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville lorsqu'on annonça cette nouvelle. « Ah ! mon Dieu ! s'écria le marquis, je suis perdu ! » Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : « Je savais bien que vous étiez des amis de M. le prince ; mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. — Comment ! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait ; et, puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi ? » Madame de Motteville, indignée, lui répondit : « Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de

soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du mouvement, qui avait trahi la bassesse de son âme.

M. de La Popelinière se déchaussait un soir devant ses complaisants, et se chauffait les pieds ; un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là, la société parlait d'amitié, d'amis : « Un ami, dit M. de La Popelinière montrant son chien, le voilà. »

M. de B. et M. de C. sont intimes amis au point d'être cités pour modèles. M. de B. disait un jour à M. de C. : « Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle, si tu m'aimais mieux qu'elle ? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc ? — Madame de M... » C'était la maîtresse de son ami.

M. de B... voyait madame de L... tous les jours ; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi, il dit à l'un de ses amis : « Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi, et réciproquement : il serait bien étrange que, dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre. »

« Je repousse, disait M..., les bienfaits de la protection. Je pourrais peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime ; mais je ne chéris que ceux de l'amitié. »

La nature, en nous accablant de tant de misères, et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettrait le feu à notre maison après avoir posé des sentinelles à notre porte. Il faut que le danger soit bien grand pour nous obliger à sauter par la fenêtre.

Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin ; mais ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : *Etre malheureux pendant quatre-vingt-dix ans! car je suis*

sûr que je vivrai jusque-là. Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et elle ajoutait : « Je n'ai raconté ce trait què depuis la mort de Louis XV. » Ce trait méritait pourtant d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme.

M. de L... me disait, relativement au plaisir des femmes, que, lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre, celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. « Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre de change payable à échéance, j'ai quitté la banque. »

M..., à qui on offrait une place dont quelques fonctions blessaient sa délicatesse, répondit : « Cette place ne convient ni à l'amour-propre que je me permets ni à celui que je me commande. »

« L'homme, disait M..., est un sot animal, si j'en juge par moi. »

Voltaire disait, à propos de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. »

Un homme disait à table : « J'ai beau manger, je n'ai plus faim. »

Une femme d'esprit, voyant à l'Opéra une Armide difforme et un Renaud fort laid, dit : « Voilà des amants qui ne paraissent pas s'être choisis, mais s'être restés quand tout le monde a fait un choix. »

M. d'Argenson, apprenant, à la bataille de Raucoux, qu'un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : « Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir. »

On offrait à M... une place lucrative qui ne lui convenait pas. Il répondit : « Je sais qu'on vit avec de l'argent ; mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent. »

M. d'Argenson disait à M. le comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également : le gouvernement de la Bastille. et celui des Invalides. Si je vous donne la Bastile, tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme. »

M... disait qu'il y avait tels ou tels principes excellents pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

L'abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame du Barry. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien ; elle ajouta : « Donnez-moi un mémoire. — Un mémoire ? lui dit-il ; il est tout fait ! le voici : je suis l'abbé Arnaud. »

J'ai entendu un dévot, parlant contre des gens qui discutaient des articles de foi, dire naïvement : « Messieurs, un vrai chrétien n'examine point ce que l'on ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère : si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler. »

« Les athées sont meilleure compagnie pour moi, disait M. D..., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit ; et, à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule. »

M. de L..., pour détourner madame de B..., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit : « Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises ? »

M... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes. — Pourquoi l'avant-dernier ? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne : car il y a presse. »

On demandait à madame de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir : « Non, dit-elle : il ressemble trop au passé. »

Madame d'Esparbès couchant une nuit avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah ! Sire ! — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant ! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit ! — Manville. — Il a une si belle jambe ! — A la bonne heure ; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela ? — Ah ! Sire, il est si attaché à Votre Majesté ! »

Un vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : « Mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. »

On accusait un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes honnêtes et considérables, avec qui cela pouvait le brouiller. Un de ses amis, qui était présent, répondit : « Exagération ! méchanceté ! il a aussi des femmes. »

Louis XV demandait au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la Monnaie. Le duc répondit que non. « Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah ! Sire, dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi saint, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche. »

Madame de... disait de M. B... : « Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux : c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide et pleine d'arêtes. »

M. de L... parlait à son ami M. de B..., homme très respectable, et cependant très peu ménagé par le public ; il lui avouait les bruits et les faux jugements qui couraient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : « C'est bien à une bête et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe ! »

M..., jeune homme, me demandait pourquoi madame de B... avait refusé son hommage, qu'il lui offrait, pour

courir après celui de M. de L..., qui semblait se refuser à ses avances. Je lui dis : « Mon cher ami, Gênes, riche et puissante, a offert sa souveraineté à plusieurs rois, qui l'ont refusée ; et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui était fière et indépendante. »

Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût de Corneille,* pria Noverre de faire danser les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Un homme très pauvre, qui avait fait un livre contre le gouvernement, disait : « Morbleu ! la Bastille n'arrive point ; et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme ! »

M. Helvétius dans sa jeunesse était beau comme l'Amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer et fort tranquille, quoique auprès de mademoiselle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour que Helvétius l'entendît : « Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances ? — Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là. »

Je demandais à M... s'il se marierait. Il me répondit : « Pourquoi faire ? pour payer au roi de France la capitation et les trois vingtièmes après ma mort ? »

M. de Th..., pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disait : « Je les aimerais assez s'il y mettait des loups. »

Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant : « Ah ! monsieur le curé, je suis enchantée de vous voir ; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre, puis que l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre église. »

M... disait qu'il fallait qu'un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir et d'être tranquille ; puis celui des vivants, de penser, sentir et s'amuser.

J'ai connu un misanthrope qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin et que personne ne connaisse. »

C'est un fait avéré que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main, et, après avoir compté ses doigts : « Comment ! dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi ? » Et elle recompta pour s'en assurer.

M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter. « Je voudrait qu'il la prît, dit l'ex-ministre : il était ami de M. de Turgot, il entrerait dans mes plans. — Cela est vrai, » dit Dupont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux, et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoie. Dupont revient une heure après, criant : « Victoire ! victoire ! nous le tenons, il accepte. » M. de Calonne pensa crever de rire.

Un prédicateur disait : « Quand le père Bourdaloue prêchait à Rouen, il y causait bien du désordre : les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, j'y remis tout dans l'ordre. »

Vous rencontrez le baron de Breteuil ; il vous entretient de ses bonnes fortunes, de ses amours grossières, etc. ; il finit par vous montrer le portrait de la reine au milieu d'une rose garnie de diamants.

Un sot fier de quelques cordons me paraît au-dessous de cet homme ridicule qui, dans ses plaisirs, se faisait mettre des plumes de paon au derrière par ses maîtresses. Au moins il y gagnait le plaisir de... Mais l'autre !... Le baron de Breteuil est fort au-dessous de Peixoto.

On voit, par l'exemple de Breteuil, qu'on peut ballotter dans ses poches les portraits en diamants de douze ou quinze souverains et n'être qu'un sot.

C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il ? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela ? Y a-t-il là de quoi tant crier ?

Madame de Créqui me disait du baron de Breteuil : « Ce n'est, morbleu ! pas une bête que le baron : c'est un sot. »

Trois choses, disait N..., m'importunent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre : le bruit, le vent et la fumée.

Madame..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... : « Je n'en fais pas grand cas ; il ne vient pas chez moi. »

On disait de M..., qui se créait des chimères tristes et qui voyait tout en noir : « Il fait des cachots en Espagne. »

Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usage. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est rigoureusement impossible que la Vierge fasse à un dévot catholique de petits présents. Les théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose n'est pas rigoureusement impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : « Je fais grâce au nommé N..., mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la Vierge ni des saints. »

Un homme disait à M. de Voltaire qu'il abusait du travail et du café, et qu'il se tuait. « Je suis né tué », répondit-il.

Le marquis de Choiseul-la-Baume, neveu de l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très jeune, devint triste tout à coup. Son oncle, l'évêque, lui en demanda la raison. Il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrait bien avoir, mais qu'il en désespérait. « Elle est donc bien chère ? — Oui, mon oncle : vingt-cinq louis. » L'oncle les donna à condition qu'il verrait cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu : « Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se passera pas sans que vous l'ayez vue. » Il la lui montra, en effet, au sortir de la grand'messe. Ce n'était point un vase à verser du café : c'était une jolie cafetière, c'est-à-dire limonadière, connue depuis sous le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste.

Un entrepreneur de spectacles, ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit : « Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume. »

« Je proposerais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomniateurs et aux méchants le traité que voici. Je dirais aux premiers : « Je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que par une action ou indifférente ou même louable j'aie fourni le fond de la calomnie, pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas, pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances, en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. » Je dirais aux méchants : « Je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel ; en un mot, qu'on ne me fasse pas du mal gratuitement, comme il arrive. »

J'ai bien examiné M..., et son caractère m'a paru piquant : très aimable et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime ; en récompense, une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste, et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui, nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé, jamais moins importun. On caressera davantage, on ne choquera jamais moins.

Ne me vantez point le caractère de N... : c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

Les amis de M... voulaient plier son caractère à leurs fantaisies, et, le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible. Il leur répondit : « Si je n'étais pas incorrigible, il y a bien longtemps que je serais corrompu. »

Madame de Maintenon et madame de Caylus se promenaient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau était très transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements étaient lents, et qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon, qui répondit : « Elles sont comme moi, elles regrettent leur bourbe. »

Le roi de Prusse a plus d'une fois fait lever des plans géographiques très défectueux de tel ou tel pays. La carte indiquait tel marais impraticable qui ne l'était point, et que les ennemis croyaient tel sur la foi du faux plan.

Louis XV ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartements, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : « Pourquoi m'exposerais-je aux refus et aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions ? » Le roi lui répondit : « Je n'aime point à me dessaisir ; il faut toujours avoir de quoi vivre. » (*Anecdote contée par Lebel à M. Buscher.*)

« Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disait M..., la célébrité littéraire me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan ; mais cela viendra. »

On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires ; sur quoi M... dit : « Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de made-

moiselle Bertin et pour élever sa boutique, je croirai que ce célibat pourrait bien avoir une autre cause. »

Madame de C... disait à M. B... : « J'aime en vous... — Ah ! Madame, dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu ! »

On connaît le proverbe : « On ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin. » Deux femmes de la cour, passant sur le Pont-Neuf, virent en deux minutes un moine et un cheval blanc. Une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : « Pour la catin, vous et moi, nous n'en sommes pas en peine. »

Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit et de talent, pourquoi il ne s'était nullement montré dans la révolution de 1789. Il me répondit : « C'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants en particulier et pris un à un que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux en public et pris collectivement. »

Un homme engagé dans un procès criminel qui devait lui faire couper le cou rencontra, après plusieurs années, un de ses amis qui dans le commencement du procès avait entrepris un long voyage. Le premier dit à celui-ci : « Depuis le temps que nous ne nous sommes vus, ne me trouvez-vous pas changé ? — Oui, dit l'autre, je vous trouve grandi de la tête. »

Il y a une chanson qui roule sur Hercule vainqueur des cinquante pucelles. Le couplet finit par ces mots :

Comme lui je les aurai
Lorsque je les trouverai.

M. Brissard, le père, écrivait à sa femme : « Ma chère amie, notre chapelle avance, et nous pouvons nous flatter d'y être enterrés l'un et l'autre, si Dieu nous prête vie. »

On demandait à madame Cramer, de retour de Genève à Paris après quelques années : « Que fait madame Tron-

chin (personne très laide)? — Madame Tronchin fait peur, » répondit-elle.

M. le comte de Charolais, ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Sortez ! » M. de Brissac lui répondit : « Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : « Sortons ! »

Il est d'usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison, et sûrs d'être condamnés, vendent tout ce qu'ils possèdent pour en faire bonne chère avant de mourir. C'est ordinairement leurs chevaux qu'on est le plus pressé d'acheter, parce qu'ils sont pour la plupart excellents. Un d'eux, à qui un lord demandait le sien, prenant le lord pour quelqu'un qui voulait faire le métier, lui dit : « Je ne veux pas vous tromper ; mon cheval, quoique bon coureur, a un très grand défaut : c'est qu'il recule quand il est auprès de la portière. »

La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amants, et l'on s'en étonnait. Une autre femme, voulant rappeler qu'elle était rousse, et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : « Elle est comme Samson, sa force est dans ses cheveux. »

D'Arnaud, entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette, ayant les épaules couvertes de ses beaux cheveux. « Ah ! Monsieur, dit-il, voilà vraiment des cheveux de génie. — Vous trouvez ? dit le comte. Si vous voulez, je me les ferai couper pour vous en faire une perruque. »

Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul. Un d'eux, d'une mine très grave, ne dit pas un mot. Le duc de Gramont, qui avait été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses : « Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. » Le chevalier lui adressa la parole. « Monsieur, de quelle ville êtes-vous ? — De Saint-Malô. — De Saint-Malô ! Par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens ? — Quelle bizarrerie y a-t-il là ? répondit le grave personnage ; le roi est bien gardé par des Suisses ! »

Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi par le jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture, mais inutilement. Il n'y songeait plus, lorsqu'un jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le Père Neuville. La lecture se fit sur le manuscrit de l'auteur, et M. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira, ce fut de faire dire au Père Neuville qu'il réussissait mieux dans le genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi.

Quand le duc de Choiseul était content d'un maître de poste par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfants étaient jolis, il lui disait : « Combien paye-t-on ? est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure à tel endroit ? — Poste, Monseigneur. — Eh bien ! il y aura désormais poste et demie. » La fortune du maître de poste était faite.

Le duc de Choiseul avait grande envie de ravoir les lettres qu'il avait écrites à M. de Calonne dans l'affaire de M. de La Chalotais ; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène violente entre lui et M. de Calonne, qui tirait ces lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcourait et disait à chaque fois : « En voilà une bonne à brûler », ou telle autre plaisanterie, M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, et M. de Calonne se divertissant de son embarras et lui disant : « Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scène. » Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Calonne : « Je sais, Monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul relatives à l'affaire de M. de La Chalotais ; je vous prie de garder toutes les miennes. »

Christine, reine de Suède, avait appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très savant sur les différentes danses grecques, et Meibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit, et cette farce couvrit de ridicule les deux savants qui en avaient été les acteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience ; mais le savant en *us* s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot ; et, après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.

Le peuple dit quelquefois : « Voilà bien du kankan », pour dire :« Voilà bien du bruit. » Cette expression vient de la dispute élevée dans l'Université du temps de Ramus, dans laquelle il s'agissait de savoir s'il fallait prononcer *quanquam* ou *kankan*. Il fallut un arrêt du conseil pour défendre à quelques professeurs de soutenir que cette phrase *ego amat* était aussi latine que *ego amo*. (V. Bayle, article *Ramus*.)

Fontenelle avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres qui scandalisa les dévots. L'archevêque de Paris voulut le faire supprimer. « Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle ; qu'il ne se mêle pas du mien. »

La maréchale de Luxembourg, arrivant à l'église un peu trop tard, demanda où en était la messe, et dans cet instant la sonnette du lever-Dieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bégayant : « Madame la maréchale,

J'entends la petite clochette,
Le petit mouton n'est pas loin. »

Ce sont deux vers d'un opéra-comique.

Le cocher du roi de Prusse l'ayant versé, le roi entra dans une colère épouvantable. « Eh bien ! dit le cocher, c'est un malheur ; et vous, n'avez vous jamais perdu une bataille ? »

Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir. D'Alembert en parut frappé. « C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes Etats. Il a été quelque temps mon cocher, et j'ai une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie. »

M. de Voltaire, se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose. Tout d'un coup voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds : « Ah ! Madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organe, qui ne sait ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. » Le cochon dont il parlait, c'était madame du Châtelet, son Émilie.

Notre siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont : mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti ; les quatre autres sont : madame de Montesson, madame de Genlis, madame Necker et madame d'Angivilliers.

C'est un fait certain et connu des amis de M. d'Aiguillon que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères. Ce fut madame du Barry qui lui dit : « Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain matin remercier le roi de vous avoir nommé à la place. » Elle dit au roi : « M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères. » Le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller, madame du Barry le lui ordonna ; il y alla. Le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonctions sur-le-champ.

Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province, et, à son retour, ses amis le plaignaient de la mauvaise société qu'il avait eue. « C'est ce qui vous trompe, répondit-il ; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. »

Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un ministre. Un ami, témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : « Apprenez qu'il faudrait mieux avoir offensé le ministre même que l'homme qui le sert dans sa garde-robe. »

Diderot, âgé de soixante-deux ans et amoureux de toutes les femmes, disait à un de ses amis : « Je me dis souvent à moi-même : « Vieux fou ! vieux gueux ! quand cesseras-tu « donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridi-« cule ? »

Une fille, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé ! combien de fois ? » demanda le père.

Madame de... vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de... se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoit que comme tout le monde, en un mot, refuse. M. de... retient le soldat et lui dit : « Va demander ton congé en mon nom, et, si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien. »

M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé ; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinault, à qui il contait son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en hébété. »

M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. »

On disait à M... : « Vous aimez beaucoup la considération. » Il répondit ce mot qui me frappa : « Non, j'en ai pour moi, ce qui m'attire quelquefois celle des autres. »

M. de Bissi, voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva sur sa cheminée une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue qu'elle voulait ménager M. de Bissi et s'arranger pour qu'il la quittât le premier. Elle avait même laissé cette lettre à dessein. Mais M. de Bissi ne fit semblant de rien, et la garda six mois en l'importunant de ses assiduités.

M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très vain et fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une place de cinquante mille écus : « Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement? — Non, dit l'autre ; mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte. »

Le baron de La Houze ayant rendu quelques services au pape Ganganelli, ce pape lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de La Houze, rusé Gascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très surpris de cette demande de la part d'un Français. Il lui fit donner ce qu'il demandait. Le baron, qui avait une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très mince, sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint, le fit accréditer. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, un village d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

Le maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de Saint-Roch, et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manège dura longtemps ; le prêtre fut découvert et inquiété, mais on assoupit cette affaire.

M. de Lassay, homme très doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait

avaler un crapaud tous les matins pour ne plus rien trouver de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde.

Le duc de La Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle et lui demande comment cela se fait. « C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à madame du Barry près de Louis XV ; elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille. »

M... disait d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise : « C'est une cruche sans anse. »

Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé et se jouant de sa propre honte, disait : « Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas : il n'y a ici personne plus valet que moi. »

La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu de l'enfer, dit : « Je me flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau. »

L'abbé de Dangeau, de l'Académie française, grand puriste, travaillait à une grammaire et ne parlait d'autre chose. Un jour, on se lamentait devant lui sur les malheurs de la dernière campagne (c'était pendant les dernières années de Louis XIV). « Tout cela n'empêche pas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués. »

Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le comte de Lowendahl (fils du maréchal), et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. « Ah ! vous voilà, cher comte ? dit-elle. Vous arrivez bien à propos : il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. » Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa.

Avant que mademoiselle Clairon eût établi le costume au Théâtre-Français, on ne connaissait pour le théâtre tragique qu'un seul habit qu'on appelait l'habit à la romaine, et avec lequel on jouait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et se fit faire un habit grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arriva dans la loge de Lekain au moment que le tailleur de la comédie apportait l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval, qui demanda ce que c'était. « Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah ! qu'il est beau ! reprend Dauberval ; le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque. »

Quelqu'un, ayant entendu la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille, lui dit : « Cela est excellent ; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile. »

Une jeune personne dont la mère, à qui les treize ans de sa fille déplaisaient infiniment, était jalouse, me disait un jour : « J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née. »

On faisait compliment à madame Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre. « Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! Madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. »

Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent ; on lui conseillait de la faire arracher : « Ah ! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense ! »

Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre, et, comme elle était dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en

concevant très bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas ! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. »

Madame de H... me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. « Cela a tourné bien court ! disait-elle. Deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger, et, le jour même de sa mort, deux heures avant la récidive de sa paralysie, il était comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie ; il avait demandé son perroquet, avait dit : « Brossez ce fauteuil... Voyons mes deux « broderies nouvelles... » ; enfin toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. »

« Je hais si fort le despotisme, disait M..., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin. »

M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. Le père, indigné, crut que c'était une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avait payé cette charge. « C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitait d'avoir une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux pour son mari, et jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi. J'ai payé la place, et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère contre moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant. »

On disputait chez madame de Luxembourg sur ce vers de l'abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux !

On annonce le bailli de Breteuil et madame de La Reynière. « Le vers est bon », dit la maréchale.

Diderot était lié avec un mauvais sujet qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre

l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu et essaye de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. « Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. — Et quoi ? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe, et c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché. — Cela n'est pas vrai ! s'écria l'oncle ; c'est une calomnie. — Soit, dit Diderot ; mais, quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent si vous l'abandonnez. »

D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes : « Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second. »

M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désigne souvent Dieu par cette phrase : « Le gentilhomme d'en haut. »

Louis XIV, après la bataille de Ramillies, dont il venait d'apprendre le détail, dit : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui ? » (*Anecdote contée à M. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.*)

Le roi de Pologne Stanislas avançait tous les jours l'heure de son dîner. M. de La Galaisière lui dit à ce sujet : « Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille. »

M..., qui avait une collection de discours de réception à l'Académie française, me disait : « Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice après la Saint-Jean. »

Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions plus que quatre à la fois ! »

Un poète consultait C... sur un distique. « Excellent, répondit-il, sauf les longueurs. »

Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon et étant à l'auberge, entendit dire dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi. Ce négociant venait à Paris ; il alla se présenter chez M. Berryer, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna voir M. Berryer, et lui dit qui il était. Il repartit pour sa province. Comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berryer, qui comprit que ce négociant conterait son histoire et que cette négligence le perdrait, lui Berryer, envoie un exempt de police et des gardes sur la route de Lyon. On saisit l'homme, on le bâillonne, on l'amène à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

Une forte preuve de l'existence de Dieu, selon Dorilas, c'est l'existence de l'homme, de l'homme par excellence, dans le sens le moins susceptible d'équivoque, dans le sens le plus exact, et, par conséquent, un peu circonscrit ; en un mot, de l'homme de qualité. C'est le chef-d'œuvre de la Providence, ou plutôt le seul ouvrage immédiat de ses mains. Mais on prétend, on assure qu'il existe des êtres d'une ressemblance parfaite avec cet être privilégié. Dorilas a dit : « Est-il vrai ? Quoi ! même figure, même conformation extérieure ? » Eh bien ! l'existence de ces individus, de ces hommes, puisqu'on les appelle ainsi, qu'il a niée autrefois, qu'il a vue, à sa grande surprise, reconnue par plusieurs de ses égaux ; que par cette raison seule il ne nie plus formellement, sur laquelle il n'a plus que des nuages, des doutes bien pardonnables, tout à fait involontaires ; contre laquelle il se contente de protester simplement par des hauteurs, par l'oubli des bienséances ou par des bontés dédaigneuses ; l'existence de tous ces êtres, sans doute mal définis, qu'en fera-t-il ? comment

l'expliquera-t-il? Comment accorder ce phénomène avec sa théorie? dans quel système physique, métaphysique, ou, s'il le faut, mythologique, ira-t-il chercher la solution de ce problème? Il réfléchit, il rêve, il est de bonne foi; l'objection est spécieuse, il en est ébranlé. Il a de l'esprit, des connaissances; il va trouver le mot de l'énigme; il l'a trouvé, il le tient, la joie brille dans ses yeux. Silence. On connaît dans la théologie persane la doctrine des deux principes, celui du bien et celui du mal. Eh quoi! vous ne saisissez pas? Rien de plus simple. Le génie, les talents, les vertus, sont des inventions du mauvais principe, d'Orimane, du diable, pour mettre en évidence, pour produire au grand jour certains misérables, plébéiens reconnus, vrais roturiers ou à peine gentilshommes.

Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur *ad honores* vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très bien mis. « Monsieur, lui dit-elle, le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes; mais j'ai joué ma douleur contre Monsieur, et je l'ai perdue. »

Madame du Barry, étant à Luciennes, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauvau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à madame de Beauvau. Madame de Beauvau crut plaisant de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Madame du Barry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. « Point du tout, dit madame de Beauvau, nous n'en voulions qu'à votre place. » Après cet aveu naïf, on demanda à madame du Barry si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauvau) et de madame de Grammont. « Oh! beaucoup. — Eh bien! quel mal de moi, par exemple? — De vous, Madame, que vous étiez hautaine, intrigante; que vous meniez votre mari par le nez. » M. de Beauvau était présent : on se hâta de changer de conversation.

M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pechméja : « Mon ami, pourquoi tant de monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi : ma maladie est contagieuse. »

M. Du Bucq disait que les femmes sont si décriées qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes.

La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit : « Je ne paye sur ce pied-là que mes feld-maréchaux. — En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » L'impératrice paya les cinq mille ducats.

Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disait malgré lui : « C'est un si grand coquin que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre. »

Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles : « Pourquoi avez-vous entendu ce sermon jusqu'au bout? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — Ma foi, reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point. »

Mademoiselle Duthé, ayant perdu un de ses amants, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : « Eh mon Dieu ! je m'attendais à vous trouver dans la désolation. — Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'est hier qu'il fallait me voir ! »

« Je joue aux échecs à vingt-quatre sous dans un salon où le passe-dix est à cent louis, » disait un général employé dans une guerre difficile et ingrate, tandis que d'autres faisaient des campagnes faciles et brillantes.

On disait à Louis XV qu'un de ses gardes, qu'on lui nommait, allait mourir sur-le-champ pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. « Ah !

bon Dieu ! dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone ! — Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. — Et qui donc ? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray ! Comment ? — Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième ; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les nôtres ; il s'en ira par les voies ordinaires, et voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray ; c'est la seule dont il eût conservé le souvenir : il le dit lui-même au marquis de Sesmaisons.

On parlait à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la Bible ; on la vantait beaucoup. « Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté. »

On annonça, dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait du Guesclin. A ce nom, son imagination s'allume ; elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses, et enfin, lui offre du plat qu'elle a devant elle (c'était des truffes). « Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. » — « A ce ton, dit-elle en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme, et le rejeta à la mer en voyant que ce n'était qu'un singe. »

La comtesse d'Egmont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poète Bernard de passer chez elle. Il y alla, elle le mit au fait. Bernard lui dit : « Madame, l'auteur de *l'Art d'Aimer* n'est pas un personnage bien imposant ; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion : je pourrais vous dire que mademoiselle Arnould serait un passe-port beaucoup meilleur auprès de monsieur votre frère... — Eh bien ! dit madame d'Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Ar-

nould. » Le souper s'arrangea. Bernard y proposa l'abbé Lapdant pour précepteur ; il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du duc d'Enghien.

Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfants étaient très égoïstes. « Oui, dit M..., en attendant qu'ils soient polis. »

Quelqu'un disait que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. « Je le crois bien, répondit M..., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie. »

Le lord Rochester avait fait dans une pièce de vers l'éloge de la poltronnerie. Il était dans un café. Arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre ; milord Rochester, après beaucoup de compliments, lui dit : « Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiez-vous ? Je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit. »

On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route qu'il commença à pleuvoir. Sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : « La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

Milord Tyrauley disait qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avait de bon, ce qu'il en restait était un Portugais. Il disait cela étant ambassadeur en Portugal.

Je me promenais un jour avec un de mes amis, qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme ; il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme était un espion de police.

Il a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit

que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci et lui dit : « Tu dînes aujourd'hui chez moi. — Mon ami, cela m'est impossible. — Il le faut, et d'ailleurs tu y es intéressé. — Comment? — Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit ; il ne s'en sert point, il te le rendra. »

Quelqu'un ayant lu une lettre très sotte de M. Blanchard sur le ballon dans le *Journal de Paris* : « Avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air ! »

On condamna en même temps le livre *De l'Esprit* et le poëme de *la Pucelle*. Ils furent tous deux défendus en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au sénat : « Nous n'avons trouvé, dans tout le canton, ni *Esprit*, ni *Pucelle.* »

Quand M. le comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine pour la première fois, il arriva porté sur ses béquilles et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui. La reine ne sut lui dire autre chose sinon : « Monsieur le comte, avez-vous été content du petit Laborde? »

M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R..., qui me l'a répété : « C'est incroyable ; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela. »

Un pape causant avec un étranger de toutes les merveilles de l'Italie, celui-ci dit gauchement : « J'ai tout vu, hors un conclave, que je voudrais bien voir. »

On sait le discours fanatique que l'évêque de Dol a tenu au roi au sujet du rappel des protestants. Il parla au nom du clergé. L'évêque de Saint-Pol lui ayant demandé pourquoi il avait parlé au nom de ses confrères sans les consulter : « J'ai consulté, dit-il, mon crucifix. — En ce cas, répliqua l'évêque de Saint-Pol, il fallait répéter exactement ce que votre crucifix vous avait répondu. »

Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des f..., des b... L'abbé du Resnel, qui, à cause de sa longue figure, était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : « Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le Dictionnaire. »

On demandait à un ministre pourquoi les gouverneurs de province avaient plus de faste que le roi. « C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris. »

M... me disait, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer la santé : « Sans moi, je me porterais à merveille. »

Madame de Créqui, parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. « Madame, lui dit madame de Giac, apprenez qu'une femme de la cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux. »

Le feu roi était, comme on sait, en correspondance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un ambassadeur en Suède. Le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople. Le roi ne voulait pas ; le comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettait la réponse à côté. Sur la dernière lettre le roi écrivit : « Je n'approuve point le choix de M. de Vergennes. C'est vous qui m'y forcez : soit, qu'il parte ; mais je défends qu'il amène sa vilaine femme avec lui. » (*Anecdote racontée par Favier, qui avait vu la réponse dans les mains du comte de Broglie.*)

Je demandais à M. de... s'il se marierait. « Je ne crois pas », me disait-il. Et il ajouta en riant : « La femme qu'il me faudrait, je ne la cherche point ; je ne l'évite même pas. »

M... disait : « Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. »

M..., connu par son usage du monde, me disait que ce qui l'avait le plus formé, c'était d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts ans.

Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre. « Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent. »

N... disait qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. Cela se concevrait entre parents qui héritent les uns des autres ; mais, entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet ?

« J'ai vu, disait M..., peu de fiertés dont j'aie été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans *le Paradis Perdu.* »

M. de..., qui avait vécu avec des princesses d'Allemagne, me disait : « Croyez-vous que M. de L... ait madame de S... ? » Je lui répondis : « Il n'en a pas même la prétention ; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe : c'est avec cela qu'on a des reines. »

M. de..., que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : « Qu'on me montre le fleuve d'Oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence. »

On faisait une quête à l'Académie française ; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué ; il soutint qu'il avait mis ; celui qui faisait la collecte dit : « Je ne l'ai pas vu, mais je le crois. » M. de Fontenelle termina la discussion en disant : « Je l'ai vu, moi, mais je ne le crois pas. »

Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah ! Madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs ! »

Autrefois on tirait le gâteau des Rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi, et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comme nous sommes, nous autres ! »

On demandait à M. de Fontenelle mourant : « Comment cela va-t-il ? — Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va. »

Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : « La mort nous a oubliés. — Chut ! » lui répondit M. de Fontenelle en mettant le doigt sur sa bouche.

M. de... demandait à l'évêque de... une maison de campagne où il n'allait jamais. Celui-ci lui répondit : « Ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point, et où l'on croie que l'on serait heureux si on y allait ? » M. de..., après un instant de silence, répondit : « Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis. »

M... disait, à propos de madame de... : « J'ai cru qu'elle me demandait un fou, et j'étais près de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, et je le lui ai refusé net. »

M. de Barbançon, qui avait été très beau, possédait un très joli jardin que madame la duchesse de La Vallière alla voir. Le propriétaire, alors très vieux et très goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Madame de La Vallière lui répondit : « Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous ? vous m'auriez eue comme les autres. »

« Ce qui rend le monde désagréable, me disait M. de L..., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens : de

sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir les uns et corriger les autres. Il faudrait détruire l'enfer et recomposer le paradis. »

Milord Hamilton, personnage très singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'auberge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : « Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon ? » Le lord lui répondit en balbutiant : « Mettez-le sur la carte. »

Le comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à se mettre à table et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : « Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. » Ce mot a couru, mais c'est le millième, et cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule des emplois où l'on fait exactement la fonction de valet.

On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit : « On peut être très bon géographe sans être sorti de chez soi : d'Anville n'avait jamais quitté sa chambre. »

« Dans ma jeunesse même, me disait M..., j'aimais à intéresser, j'aimais assez peu à séduire, et j'ai toujours détesté de corrompre. »

M... disait que la goutte ressemblait aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut.

Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent : M. de Navailles mourut au bout de huit jours ; le roi nomma M. d'Estrades pour lui succéder : il mourut au bout du même terme. Sur quoi Benserade dit : « On ne peut pas élever un gouverneur pour M. le duc de Chartres. »

M... me disait que madame de C..., qui tâche d'être dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la sottise

de croire, il fallait, pour faire son salut, un fonds de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent. « Et c'est ce fonds, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce. »

M. de..., qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne et dans la féodalité, disait que, pour valoir quelque chose, il fallait se défranciser et se débaptiser, et redevenir Grec ou Romain par l'âme.

Ce fut le comte de Gramont lui-même qui vendit quinze cents livres le manuscrit des mémoires où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver, par égard pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton.

On disait de l'avant-dernier évêque d'Autun, monstrueusement gros, qu'il avait été créé et mis au monde pour faire voir jusqu'où peut aller la peau humaine.

« Madame de G..., disait M..., a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables. »

On demandait à La Calprenède quelle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait. « C'est du *Sylvandre,* » dit-il (un de ses romans qui avait réussi).

Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes ses soirées chez madame de... Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa. « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. »

M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries : vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. »

L'abbé Raynal, dinant à Neuchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation et ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tombait du plancher, et profita du silence pour parler à son tour.

C'était l'usage, chez madame de Luchet, que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait... « Combien en voulez-vous ? — Tant. » Il arriva que, madame de Luchet demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de trente-six-livres, lorsque tout à coup elle s'écria : « Ah ! Madame, et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous avez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres ! »

Madame du D... disait de M... qu'il était aux petits soins pour déplaire.

Un malade qui ne voulait pas recevoir les sacrements disait à son ami : « Je vais faire semblant de ne pas mourir. »

Le chevalier de Narbonne, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant : « Bonjour mon ami ! Comment te portes-tu ? » répondit : « Bonjour, mon ami ! Comment t'appelles-tu ? »

Feu madame la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari dans les commencements de son mariage ; il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour, les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière, qui était malade. Pendant la con-

versation, elle s'endormit, et le duc et la duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : « Il vous était réservé, Madame, de faire rougir du mariage ! »

M. de Ségur ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et, d'une autre part, cette fonction n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante : c'est que l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attestations qu'à des roturiers, et Chérin qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus, d'en blesser deux, de désarmer les autres et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avait pu faire pour se rendre maître de six hommes : « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux et je les ai environnés. »

M. de... disait qu'il ne fallait rien dire, dans les séances publiques de l'Académie française, par delà ce qui est imposé par les statuts ; et il motivait son avis en disant : « En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire. »

M... me disait : « J'ai vu des femmes de tous les pays : l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle ; l'Anglaise, une folie, et la Française, une sottise. »

Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes : *Un Italien de Rome.*

Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne tellement pris de vin qu'il ne pouvait se soutenir et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : « Me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté. »

M. le duc de Choiseul était du jeu de Louis XV, quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en était aussi, dit au roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le duc en était de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : « Demandez-lui s'il veut continuer. » M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup ; M. de Choiseul accepta. Au bout du mois, le roi demanda si le partage des gains était fait : « Oui, dit M. de Chauvelin : M. de Choiseul gagne trois mille louis. — Ah ! j'en suis bien aise, dit le roi ; mandez-le-lui bien vite. »

Le comte de Mirabeau, très laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. « Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction : pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe. » Le commissaire n'entendait pas : « Bête, dit le juge, regarde donc la figure de Monsieur ! »

Un joueur fameux, nommé Sablière, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, et disait à Beaumarchais, qui voulait l'empêcher de se tuer : « Moi, arrêté pour deux cents louis ! abandonné par tous mes amis ! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner. Sans moi, que seraient B..., D..., N... ? Ils vivent tous. Enfin, Monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement : pour vivre, je suis un espion de police ! »

Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais et en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête serait superbe. On accourt ; grande affluence. Point d'apprêts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit de vin. On s'attendait à quelque miracle. « Messieurs, dit-il, ce sont les dépenses, et non l'agrément d'une fête que vous cherchez : regardez bien (et il entr'ouvre son habit, dont il montre la doublure), c'est un tableau du Dominiquin qui vaut cinq

mille guinées; mais ce n'est pas tout: voyez ces dix billets, ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. » Il en fait un rouleau et les met sur le réchaud allumé. « Je ne doute pas, Messieurs, que cette fête ne vous satisfasse et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu, Messieurs, la fête est finie. »

On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le dauphin lui dit: « Vous êtes bien content, monsieur Levret, d'accoucher madame la dauphine; cela va vous faire de la réputation. — Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici. »

L'abbé de Canaye disait que Louis XV aurait dû faire une pension à Cahusac. « Et pourquoi? — C'est que Cahusac l'empêche d'être l'homme de son royaume le plus méprisé. »

Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui dès les premiers jours se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnait, le mot: *Il faut.* Le roi, choqué de ce mot, répétait tout bas et d'une voix mourante: *Il faut! il faut!*

M... disait à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions: « Vous n'avez pas de taie dans l'œil, mais il y a un peu de poussière sur votre lunette. »

Le maréchal de Richelieu ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame (j'ai oublié laquelle), le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer.

M. de F..., qui avait vu à sa femme plusieurs amants, et qui avait toujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. « Eh quoi! lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en affaire avec M...? — Belle raison, dit-il, ne m'avez-vous pas laissé mes droits quand vous aviez L...,

S..., N..., B..., T... ? — Oh ! quelle différence ! était-ce de l'amour que j'avais pour eux ? Rien, pures fantaisies : mais avec M..., c'est un sentiment : c'est à la vie et à la mort. — Ah ! je ne savais pas cela : n'en parlons plus. » Et, en effet, tout fut dit. M. de R..., qui entendait conter cette histoire, s'écria : « Mon Dieu ! que je vous remercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses ! »

On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari : « Les sacrements sont là. — Un petit moment... — M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir. — Est-il là ? — Oui. — Qu'il attende : il entrera avec les sacrements. »

M... disait de mademoiselle..., qui n'était point vénale, n'écoutait que son cœur et restait fidèle à l'objet de son choix : « C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat. »

M. de L... disait qu'on aurait dû appliquer au mariage la police relative aux maisons, qu'on loue par un bail pour trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison, si elle vous convient.

Marmontel, dans sa jeunesse, recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vieillard lui dit : « Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. » Alors ils firent leur dictionnaire. L'âme s'appelait *Margot*, la religion *Javotte*, la liberté *Jeanneton*, et le Père éternel *M. de l'Être*. Les voilà disputant et s'entendant très bien. Un homme en habit noir, avec une mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserais-je vous demander ce que c'était que ce M. de l'Être qui s'est si souvent mal conduit, et dont vous êtes si mécontent ? — Monsieur, reprit Boindin, c'était un espion de police. » On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

Il paraît certain que l'homme au masque de fer est un frère de Louis XIV : sans cette explication, c'est un mystère absurde. Il paraît certain, non seulement que Mazarin eut la reine, mais, ce qui est plus inconcevable, qu'il était marié avec elle : sans cela, comment expliquer la lettre qu'il lui écrivit de Cologne lorsque, apprenant qu'elle avait pris parti sur une grande affaire, il lui mande : « Il vous convient bien, Madame, etc. » ? Les vieux courtisans racontent, d'ailleurs, que, quelques jours avant la mort de la reine, il y eut une scène de tendresse, de larmes, d'explications entre la reine et son fils ; et l'on est fondé à croire que c'est dans cette scène que fut faite la confidence de la mère au fils.

Madame de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle en présence de son amant ; il lui dit : « Madame, on sait bien que je vous passe tout ; je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes et que je ne vous passerai pas : telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vue sortir et rentrer chez vous. » Après quelques menaces, il sortit, et la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter cet exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier était fausse, se moquant de M. de Soubise, qui l'avait crue, et de sa femme, qui avait été souffletée.

Milord Hervey, voyageant en Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : « Ah ! ah ! dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous. »

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous ; quand il fut plus riche, il la céda à l'abbé de La Porte, en retenant huit sous dessus ; celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus, outre la portion de l'abbé Raynal : si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroi, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroi : « Voyez-vous cette poutre qui menace ruine ? — Sans doute, dit Villeroi sans lever la tête ; il faut la faire raccommoder, je vais donner des ordres. » Il appela ensuite le président Jeannin : « Il faudra s'en assurer », dit celui-ci. On fait venir Sully, qui regarde la poutre. « Eh ! Sire, y pensez-vous ? dit-il ; cette poutre durera plus que vous et moi. »

M..., à propos des six mille ans de Moïse, disait, en considérant la lenteur des progrès des arts et l'état actuel de la civilisation : « Que veut-il qu'on fasse de ses six mille ans ? Il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet et pour inventer les allumettes. »

C'est une chose remarquable que Molière, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus des ordres de Colbert.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes ; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte : « Qui va là ? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment, oui, il vous en faut ? Eh bien ! cherchez là dedans... » Il tend le cou, et présente un des côtés de sa culotte ; le voleur fouille. « Eh bien ! il n'y a point d'argent. — Vraiment, non ; mais il y a ma clef. — Eh bien ! cette clef... ? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez... » Le voleur met la clef à un tiroir. « Pas celui-là, dit l'abbé, ce sont mes papiers ! Ventrebleu ! finirez-vous ? ce sont mes papiers ! A l'autre tiroir, vous trouverez de l'ar-

gent. — Le voilà. — Eh bien ! prenez... Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte !... Quel chien de voleur ! il faut que je me lève par le froid qu'il fait ! maudit voleur ! » L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siège, une vieille chanoinesse de..., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entres autres de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout et ajouta : « Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même ; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec monsieur le cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous. »

J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me passe ce terme) pour l'avoir manquée, ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour, on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. « Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai : je suis très bonne Française, et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. — Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne. »

Louis XV se fit peindre par Latour. Le peintre, tout en travaillant, causait avec le roi, qui paraissait le trouver bon. Latour, encouragé, et naturellement indiscret, poussa la témérité jusqu'à lui dire : « Au fait, Sire, vous n'avez point de marine. » Le roi répondit sèchement : « Que dites-vous là ? Et Vernet, donc ! »

Un abbé demandait une abbaye au régent. « Allez-vous faire f..... ! répondit le prince sans détourner la tête. — Encore faut-il de l'argent pour cela, dit l'abbé, et Votre

Altesse en conviendra si elle daigne me regarder. » Il était fort laid. Le prince éclata de rire et donna l'abbaye.

Un chef de sauvages aux ordres de M. de Montcalm, ayant avec lui un entretien dans lequel le général se fâcha, lui dit d'un grand sang-froid : « Tu me commandes, et tu te fâches ? »

M. de Mesmes, ayant acheté l'hôtel de Montmorency, y fit mettre : *Hôtel de Mesmes.* On écrivit au-dessous : *Pas de même.*

L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre ; elle eut besoin de lui, et il lui rappela ses rigueurs. « Ah ! Monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'aurait pu prévoir ? »

M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et, comme il parlait à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : « Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très frileux. »

On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très pauvre. Un jour, plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire leur cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas aussi pauvres qu'on le disait. « Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de Votre Majesté ; nous avons fait tout ce que nous devions, mais nous devons tout ce que nous avons fait. »

M... aime qu'on dise qu'il est méchant, à peu près comme les jésuites n'étaient pas fâchés qu'on dît qu'ils assassinaient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la faiblesse.

Je demandais à M... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité, il se dérobait au bien qu'on pouvait lui faire.

« Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli. »

Duclos parlait un jour du paradis, que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage et la première venue. »

Le maréchal de Noailles avait un procès au Parlement avec un de ses fermiers. Huit ou neuf conseillers se récusèrent, disant tous : « En qualité de parent de M. de Noailles... » ; et ils l'étaient en effet au *huitantième* degré. Un conseiller nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant : « Je me récuse aussi. » Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit : « Comme parent du fermier. »

Le duc de Choiseul et le duc de Praslin avaient eu une dispute pour savoir lequel était le plus bête, du roi ou de M. de la Vrillière. Le duc de Praslin soutenait que c'était M. de la Vrillière ; l'autre, en fidèle sujet, pariait pour le roi. Un jour, au conseil, le roi dit une grosse bêtise. « Eh bien ! monsieur de Praslin, dit le duc de Choiseul, qu'en pensez-vous ? »

Un évêque de Saint-Brieuc, dans son oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne : « La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus. »

Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin et lui disait : « Etait-ce la peine de m'imposer tant de privations et de me faire vivre en mon particulier ? — Mais Votre Altesse a maintenant quarante personnes au château ! — Eh bien ! ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse ? »

M... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui, étant à cheval et ne sachant pas gouverner sa bête

qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle. » (1)

On venait de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains. « Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Bréquigny, que voulez-vous que fassent ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent ! »

Le cardinal de la Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa à je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis très content, dit-il : il parle de l'enfer comme un ange. »

Dans le temps de l'assemblée des notables, un homme voulait faire parler le perroquet de madame de... « Ne vous fatiguez pas, lui dit-elle, il n'ouvre jamais le bec. — Comment avez-vous un perroquet qui ne dit mot ? Ayez-en un qui dise au moins : *Vive le roi!* — Dieu m'en préserve, dit-elle, un perroquet disant : *Vive le roi!* je ne l'aurais plus : on en aurait fait un notable. »

Une femme avait un procès au Parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des Sceaux (1784) de vouloir bien écrire en sa faveur un mot qui lui ferait gagner un procès très juste. Le garde des Sceaux la refusa. La comtesse de Talleyrand prenait intérêt à cette femme ; elle en parla au garde des Sceaux : nouveau refus. Mme de Talleyrand en fit parler par la reine : autre refus. Mme de Talleyrand se souvint que le garde des Sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils ; elle fit écrire par lui : refus très bien tourné. Cette femme, désespérée, résolut de faire une tentative et d'aller à Versailles. Le lendemain elle part ; l'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège ; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit : « Vous aurez demain ce que vous demandez. » Elle le regarde et reste confondue. Elle va chez le garde des Sceaux, est refusée

(1) Ce serait Chamfort lui-même.

encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles, et, le lendemain matin, lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était le commis d'un commis, nommé M. Etienne.

On disait d'un escrimeur adroit, mais poltron, spirituel et galant auprès des femmes, mais impuissant : « Il manie très bien le fleuret et la fleurette, mais le duel lui fait peur. »

M. de Vendôme disait de madame de Nemours, qui avait un long nez courbé sur des lèvres vermeilles : « Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise. »

Un marchand d'estampes voulait (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame de Lamotte (fouettée et marquée le 21), et donnait pour raison que l'estampe était avant la lettre.

On demandait à Diderot quel homme était M. d'Epinay. « C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action. »

Un prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon : *Eripe nos, Domine, a luto fæcis,* qu'il traduisait ainsi : « Seigneur, débourbonnez-nous ! »

Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle courait après lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Etioles (1) une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger avec ces mots : « Présent fait par le roi à M. d'Etioles. »

Maupertuis, étendu dans son fauteuil et bâillant, dit un jour : « Je voudrais, dans ce moment-ci, résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. » Ce mot le peint tout entier.

Le roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs ex-jésuites. M. de Tressan lui dit : « Sire, Votre

(1) Mari de la Pompadour

Majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damiens, qui est dans la plus profonde misère ? »

« Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disait M..., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorency. »

On disait à Delon, médecin mesmériste : « Eh bien ! M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. — Vous avez, répondit-il, été absent ; vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri. »

Du temps de M. de Machault, on présenta au roi le projet d'une cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il ferait au premier président ; tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disait :« Ici, le roi prendra un air sévère ; ici, le front du roi s'adoucira ; ici, le roi fera tel geste, etc. » Le mémoire existe.

On réfutait je ne sais quelle opinion de M... sur un ouvrage, en lui parlant du public, qui en jugeait autrement : « Le public, le public ! dit-il ; combien faut-il de sots pour faire un public ? »

A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M... disait : « J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel : tout est dit. »

M. le duc de Chabot ayant fait peindre une Renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie.

M. le régent avait promis de faire *quelque chose* du jeune Arouet, c'est-à-dire d'en faire un important et de le placer. Le jeune poète attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il était suivi de quatre secrétaires d'Etat. Le prince le vit et lui dit : « Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries. — Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux... En voilà quatre. » Le prince pensa étouffer de rire.

On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit, et répondit : « Je lui écrirais : « Je suis charmé « d'apprendre que le Ciel ait enfin béni notre union. Soi-« gnez votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

Rulhière disait un jour à C... : « Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand finira-t-elle ? » demanda C...

Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafré au visage, lui dit : « Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte ? — Dans un cabaret où vous avez payé l'écot, à Kollin », dit le soldat. Le roi, qui avait été battu à Kollin, trouva cependant le mot excellent.

Un homme était en deuil de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : « Eh ! bon Dieu ! qui est-ce donc que vous avez perdu ? — Moi, dit-il, je n'ai rien perdu : c'est que je suis veuf. »

M. l'évêque de L... étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de... L'évêque le prie de déjeuner ; l'abbé refuse. Le prélat insiste. « Monseigneur, dit l'abbé, j'ai déjeuné deux fois, et d'ailleurs c'est aujourd'hui jeûne. »

La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues à regarder un chien ronger un os. « C'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau, disait M. de..., que je suis le plus curieux de ce spectacle. »

Colbert disait, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changerait les rochers en or si on le laissait faire.

M... me disait : « Je ne regarde le roi de France que comme le roi d'environ cent mille hommes auxquels il partage et sacrifie la sueur, le sang et les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, antimorales et antipolitiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siècles. »

Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstett, les plus honnêtes gens de la cour disaient : « Au moins, le roi se porte bien ; c'est le principal. »

« Dans le monde, disait M... (1), vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, vos amis qui ne se soucient pas de vous et vos amis qui vous haïssent. »

M. de Roquemont, dont la femme était très galante, couchait une fois par mois dans la chambre de madame pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant : « Me voilà net ; arrive qui plante ! »

La marquise de Saint-Pierre était dans une société où l'on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes sans en avoir jamais aimé une. « Sans aimer ! c'est bientôt dit, reprit-elle ; moi, je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. » Ici elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. »

M. le régent disait à Mme de Parabère, dévote, qui, pour lui plaire, tenait quelques discours peu chrétiens : « Tu as beau faire, tu seras sauvée. »

(1) Chamfort.

M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : « Cela est pourtant fâcheux, car de quoi nous moquerons-nous ? — Oh ! lui dit M. Sabatier de Castres, consolez-vous ; les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. — Ah ! Monsieur, reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'Eglise, point de salut. »

D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez madame du Deffand, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont de Veyle. Arrive un médecin nommé Fournier, qui, en entrant, dit à madame du Deffand : « Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mon très humble respect » ; à M. le président Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer » ; à M. de Pont de Veyle : « Monsieur, je suis votre très humble serviteur » ; et à d'Alembert : « Bonjour, Monsieur. »

Madame la princesse de Conti, fille de Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormait ou faisait semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : « Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. » Madame la dauphine, prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : « Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. »

On assure que madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait que oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, lui donnait quelques louis pour le mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause.

M..., Provençal qui a des idées plaisantes, me disait, à propos de rois et même de ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent. « Ce sont, disait-il, des chiens dans un tournebroche ; il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon. »

Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : « C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille ? — Comment, travaille ! dit le conducteur ; quelle insolence ! ce grand roi travailler ! Vous venez ici pour insulter Sa Majesté ! » Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l'Espagnol qu'on n'avait pas eu l'intention d'offenser la majesté de son maître.

Le roi et la reine de Portugal étaient à Belem, pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne : c'est ce qui les sauva ; et une chose avérée et qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques églises, et, n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

Un homme était abandonné des médecins ; on demanda à M. Tronchin s'il fallait lui donner le viatique. « Cela est bien collant. », répondit-il.

M. de Choiseul-Gouffier voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans, exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles.

M. de Turenne dînant chez M. de Lamoignon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'était pas ébranlée au commencement d'une bataille. « Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation ; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune. »

Dans le temps qu'il y avait des jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'arche-

vêque de Lyon avait fait plusieurs enfants; mais, à chaque équipée de cette espèce, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin le collet s'allongea tellement qu'il a passé quelque temps pour janséniste et a été suspect à la cour.

On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, Le Tellier-Louvois, sur son rang et sur sa naissance; on sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra tout entière le plus puissamment. Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berry, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relais et demanda pour qui c'était. On lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims, qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevèque de lui demander une place pour un honnête homme dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut? — Je le crois, Monseigneur; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu honnête? Est-ce bien mis? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. » Le domestique va et revient. « Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah! c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. » Le laquais va et revient. « Oui, Monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure! Qu'il vienne, et nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevèque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre; mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme

de rien : vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois ? — Oui, Monseigneur. — Et vous allez à Versailles ? — Oui Monseigneur. — Dans les bureaux apparemment ? — Non, je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier... — Qui ? M. de Louvois ? — Non, Monseigneur, le roi. — Le roi ! (*Ici l'archevêque se recule et fait un peu de place.*) Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente ? — Non, Monseigneur : c'est une longue histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans j'ai marié ma fille à un homme peu riche... (*l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture*) mais d'un très grand nom. » (*L'archevêque recède la place.*) Le duc continue : « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (*l'archevêque fait beaucoup de place*) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc ! Un petit gouvernement, sans doute ? De quelle ville ? — Ce n'est pas d'une ville, Monseigneur : c'est d'une province. — D'une province, Monsieur ! crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture, d'une province ! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc ? — Le mien, celui de Berry, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi ! Monsieur... vous êtes gouverneur du... ? Vous êtes donc le duc de... ? » Et il veut descendre de sa voiture. « Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous ? Mais cela est incroyable ! Mais à quoi m'exposez-vous ? Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas... Je suis bien heureux encore d'avoir cru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être ! Et puis ce d'Hozier est un fripon. Ah ! monsieur le duc, je suis confus. — Remettez-vous, Monseigneur. Pardonnez à votre laquais : il s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme ; pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré ; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse. »

THÉATRE

Le Marchand de Smyrne

PERSONNAGES

HASSAN, Turc habitant de Smyrne.
ZAYDE, femme de Hassan.
DORNAL, Marseillais.
AMÉLIE, promise à Dornal.
KALED, marchand d'esclaves.
NÉBI, Turc.
FATMÉ, esclave de Zayde.
ANDRÉ, domestique de Dornal.
Un Espagnol.
Un Italien.
Un Vieillard, turc, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

HASSAN, *seul*

On dit que le mal passé n'est qu'un songe ; c'est bien mieux : il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étais esclave chez les chrétiens, à Marseille, et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire ?... La loi le permet... heureusement elle ne l'ordonne pas. Les Français ont raison de n'en avoir qu'une ; je ne sais pas s'ils l'aiment. J'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes : on m'a dit en France que cela portait malheur... La voici.

SCÈNE II

HASSAN, ZAYDE

HASSAN

Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zayde?

ZAYDE

Je me suis amusée à voir, du haut de mon pavillon, les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Serait-ce que nos corsaires auraient fait quelque prise?

HASSAN

Il y a longtemps qu'ils n'en ont fait, et, en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage et m'a rendu à ma chère Zayde, il m'est impossible de les haïr.

ZAYDE

Et pourquoi les haïr? Parce qu'ils ne connaissaient pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très bien.

HASSAN, *souriant*

Oui, mais en récompense...

ZAYDE

Quoi?

HASSAN

Rien. (*A part.*) Pourquoi lui dire cela? C'est détruire une idée agréable. (*Tout haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avaient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirais que le Ciel bénit ma reconnaissance.

ZAYDE

Que j'aime votre libérateur sans le connaître! Je ne le verrai jamais... je ne le souhaite pas au moins.

HASSAN

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle âme !... Si vous aviez vu... On rachetait quelques-uns de nos compagnons ; j'étais couché à terre ; je songeais à vous, et je soupirais. Un chrétien s'avance et me demande la cause de mes larmes.« J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore ; j'étais près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. » A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. « Tu es séparé de ce que tu aimes ! dit-il ; tiens, mon ami, voilà deux cents sequins ; retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. » Je me lève avec transport, je retombe à ses pieds, je les embrasse ; je prononce votre nom avec des sanglots ; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. « Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorais que tu pusses me le rendre ; j'ai cru faire une action honnête : permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. » Je restai confondu, et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAYDE

Puisse le ciel le bénir à jamais ! Il sera heureux, sans doute, avec une âme si sensible !

HASSAN

Il était près d'épouser une jeune personne qu'il devait aller chercher à Malte.

ZAYDE

Comme elle doit l'aimer !

SCÈNE III

HASSAN, ZAYDE, FATMÉ

ZAYDE

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer ? Tu parais hors d'haleine.

FATMÉ

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu ! J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez ?

HASSAN, *souriant*

Pourquoi ? Cela vous inquiète : vous craignez que l'exemple...

ZAYDE

Non, je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme ?

HASSAN

Sans doute.

ZAYDE

Pourquoi pas une femme ?

HASSAN

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN

Oui... Mais, Zayde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux ; au lieu qu'une femme, à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme si vous voulez bien.

ZAYDE

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse ; il ne faut pas qu'un bon musulman paraisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV

ZAYDE, FATMÉ

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé ; il me prépare une fête. Je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit : c'est sûrement Kaled avec ses esclaves. Je ne veux pas voir ces malheureux : cela m'attendrirait trop. Suis-moi et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V

KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED

Jamais on ne s'est si fort empressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a longtemps qu'on n'avait fait d'esclaves ; il fallait qu'on fut en paix : cela était bien malheureux.

DORNAL

O désespoir ! la veille d'un mariage, ma chère Amélie !

KALED, *regardant autour de lui*

Qu'est-ce que c'est ? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connaît point l'esclavage... Mauvais pays. Aurais-je fait fortune là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui ; je me suis déjà débarrassé de ce vieil esclave qui tirait de ses poches de vieilles médailles de cuivre toutes rouillées, qu'il regardat attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas

fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons. Avancez. Qu'est-ce qui arrive? c'est Nébi; il a l'air furieux. Serait-il mécontent de son emplette?

SCÈNE VI

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, NÉBI

NÉBI

Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paraître devant le cadi.

KALED

Pourquoi donc? de quel esclave parlez-vous? est-ce de cet ouvrier, de ce marchand? Je consens à les reprendre.

NÉBI

Il s'agit bien de cela! Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED

Comment? Qu'a-t-il donc fait?

NÉBI

Ce qu'il a fait? j'ai dans mon sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite; elle est incommodée. Savez-vous ce qu'il lui a ordonné?

KALED

Ma foi, non.

NÉBI

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi?

KALED

Eh!... l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI

Quel médecin! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinquante lieues de lui! L'ignorant! Il a bien

fait d'éviter ma colère ; il s'est enfui dans mes jardins : mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent !

NÉBI

Votre argent ? Oh ! le marché est bon : il tiendra.

NÉBI

Il tiendra ! Non, par Mahomet ! J'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avais d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous ; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant ?

KALED

Quel savant ?

NÉBI

Oui, oui, ce savant qui ne savait pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED

Eh bien ! est-ce de ma faute, à moi ? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savants ? Est-ce qu'ils y entendent rien ? N'avez-vous pas des laboureurs ? Il n'y a qu'à les bien nourrir et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savants !

NÉBI

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disait toujours : *De qui est-il fils? de qui est-il fils? et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul?* Il appelait cela, je crois, être généalogiste. Ne voulait-il pas me faire descendre, moi, du grand vizir Ibrahim !

KALED

Voyez le grand malheur ! Quel tort cela vous fera-t-il ? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI

Vraiment, je le sais bien ; mais le prix...

KALED

Eh bien ! le prix ! Je vous l'ai vendu cher. Apparemment qu'il m'avait aussi coûté beaucoup. Il y a longtemps de cela ; je n'étais point alors au fait de mon commerce. Pouvais-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles ?

NÉBI

Belle raison ! Cela est-il vraisemblable ? est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe ?... Excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED

Excuse de fripon ! des fortunes ! Vraiment oui, des fortunes ! Ne croit-on pas que tout est profit ? Et les mauvais marchés qui me ruinent ? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien ? Et quand j'ai acheté ce baron allemand dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain ? Et ce riche Anglais qui voyageait pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue, et m'a emporté mon argent ? Cela ne fait-il pas saigner le cœur ? Et ce docteur, comme on l'appelait, croyez-vous qu'on gagne là-dessus ? Et, à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand ?

NÉBI

Maudit infidèle ! tu crois m'en imposer par des clameurs ; mais le cadi me fera justice.

KALED

Je ne vous crains pas ; le cadi est un homme juste. intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très bien que celui des esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins cher de jour en jour.

NÉBI

Ah ça ! une fois, deux fois, voulez-vous reprendre votre médecin ?

KALED

Non, ma foi.

NÉBI

Eh bien ! nous allons voir !

KALED

A la bonne heure !

SCÈNE VII

KALED, LES ESCLAVES

KALED, *aux esclaves*

Eh bien ! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme ! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui ; rentrons. Qui est-ce que j'entends ? Est-ce un chaland ?

SCÈNE VIII

UN VIEILLARD TURC, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS

KALED

Bon ! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD

Bonjour, voisin : est-ce-là tout votre reste ?

KALED

Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD

Je n'achèterai rien ? Oh ! vous allez voir.

KALED

Que veut-il dire ?

DORNAL, *à part*

Je tremble.

LE VIEILLARD

Avez-vous bien des femmes? C'est une femme que je veux.

KALED

Quel gaillard, à son âge!

LE VIEILLARD

Eh! il n'y en a qu'une?

KALED

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD

Pourquoi donc cela?

KALED

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD

Vous me la vendrez.

KALED

Oui! oui!

DORNAL

Serait-il possible! Quoi! ce misérable...

LE VIEILLARD

Combien vaut-elle?

KALED

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD

Quatre cents sequins! c'est bien cher.

KALED

Oh! dame! c'est une Française : cela se vend bien; tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD

Voyons-la.

KALED

Oh ! elle est bien.

LE VIEILLARD

Elle baisse les yeux, elle pleure, elle me touche. C'est pourtant une chrétienne : cela est singulier. Trois cent cinquante !

KALED

Pas un de moins.

LE VIEILLARD

Les voilà.

KALED

Emmenez.

DORNAL

Arrêtez... O ma chère Amélie !

KALED

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment, je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi ! Vous autres Français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL

Vieillard, vous ne paraissez pas tout à fait insensible ; laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfants ?

LE VIEILLARD

Moi, non.

DORNAL

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas ! C'est ma femme.

LE VIEILLARD

Sa femme ? Cela est fort différent ; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL

Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD

Hélas ! mon ami, je le voudrais bien ; mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD

Tu me serviras ! Je suis esclave.

KALED

Est-ce que tu les écoutes ?

ANDRÉ

Mes pauvres maîtres !

AMÉLIE

O mon ami, quel sort !

DORNAL

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achètera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD

C'est bien ce qui pourrait t'arriver de pis : il t'en ferait le gardien.

DORNAL, *à Kaled*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours ?

KALED

Différer ! On voit que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis ? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL

O Ciel ! se peut-il ?... Mais que dirai-je pour attendrir un pareil homme ? Quel métier ! quelles âmes ! Trafiquer de ses semblables !

KALED

Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas des nègres ? Eh bien ! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose ? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD

En vérité, je n'ai pas le courage...

KALED

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi ? Je garde ton argent ; emmène ta marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE

Adieu, mon cher Dornal !

DORNAL

Chère Amélie !

AMÉLIE

Je n'y survivrai pas !

KALED

Cela ne me regarde plus.

DORNAL

J'en mourrai.

KALED

Tout doucement, toi, je t'en prie : ce n'est pas là mon compte. (*Repoussant Dornal.*) Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais ?

DORNAL

Ah ! mon Dieu ! faut-il que je sois enchaîné !...

ANDRÉ

O ma chère maîtresse ! .

SCÈNE IX

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN

KALED

M'en voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur : j'aurais succombé. Ma foi, sans son argent comptant, il ne l'aurait jamais emmenée, tant je me sen-

tais ému. Diable ! si je m'étais attendri, j'aurais perdu quatre cents sequins. (*Il compte ses esclaves.*) Un, deux... Il n'y en a plus que quatre. Oh ! je m'en déferai bien.

SCÈNE X

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, HASSAN

HASSAN, *à Kaled*

Eh bien ! voisin, comment va le commerce ?

KALED

Fort mal, le temps est dur. (*A part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN

Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous : j'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. (*A l'Espagnol.*) De quel pays es-tu, toi ? Parle. Tu as l'air bien haut... Parle donc...

L'ESPAGNOL

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN

Espagnols ! braves gens ! un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état ?

L'ESPAGNOL

Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.

HASSAN

Gentilhomme ! je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu ?

L'ESPAGNOL

Rien.

HASSAN

Tant pis pour toi, mon ami ; tu vas bien t'ennuyer. (*A Kaled.*) Vous n'avez pas fait une trop bonne emplette.

KALED

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé?... Gentilhomme, c'est sans doute comme qui dirait baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? Je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN

Je suis de Padoue.

HASSAN

Padoue? Je ne connais pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN

Homme de loi.

HASSAN

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN

Bon métier! et dis-moi, rends-tu ce beau service à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison, indifféremment?

L'ITALIEN

Sans doute la justice est pour tout le monde.

HASSAN, *riant.*

Et on souffre cela à Padoue?

L'ITALIEN

Assurément.

HASSAN

Le drôle de pays que Padoue! Il se passera bien de toi, je m'imagine. (*A André.*) Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN

Tu es pauvre? Tu ne fais donc rien?

ANDRÉ

Hélas! je suis le fils d'un paysan : je l'ai été moi-même.

KALED

Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ

Je me suis attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN

Cela se peut bien : il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit français que tu as là?

ANDRÉ

Je le suis aussi.

HASSAN

Tu es Français! Bonnes gens que les Français! ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami! Il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ

Généreux musulman, si c'est un Français que vous voulez délivrer, choisissez quelque autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère, ni femme, ni enfants; j'ai l'habitude du malheur : ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN

Ton maître! Qu'est-ce que j'entends? Quelle générosité! Quoi!... Ces Français... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?... Et où est-il ton maître?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal*

Le voilà : il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN

Qu'il parle donc ! Il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je ! est-il possible ! je ne me trompe pas. C'est lui, c'est lui-même ; c'est mon libérateur ! (*Il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL

O bonheur ! ô rencontre imprévue !

KALED

Comme ils s'embrassent ! Il l'aime : bon ! il le payera.

HASSAN

Je n'en reviens point. Mon ami ! mon bienfaiteur !

KALED

Peste ! un ami, un bienfaiteur ! Cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN

Mais dites-moi donc, comment se fait-il ?... par quel bonheur ?... Qu'est-ce que je dis ? La tête me tourne. Quoi ! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter ? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien : je venais pour remplir mon vœu, et c'est vous...

DORNAL

O mon ami ! connaissez tout mon malheur.

HASSAN

Du malheur ! il n'y en a plus pour vous. (*Se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener ?

KALED

Cinq cents sequins.

HASSAN

Cinq cents sequins... Kaled, je ne marchande point mon ami ; tenez.

DORNAL

Quelle générosité !

HASSAN, *à Kaled*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED

Que je suis une grande bête ! Bonne leçon.

HASSAN

Laissez-nous seulement, je vous prie : que je jouisse des embrassements de mon bienfaiteur.

KALED

Oh ! cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, *à Dornal*

Adieu, mon cher maître.

DORNAL

(*A André.*) Que dis-tu ? peux-tu penser ?... (*A Hassan.*) Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible !

HASSAN

Sans doute, sans doute ; il faut le racheter.

KALED

Quel homme ! comme il prodigue l'or ! Si je profitais de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand... Mais il ne voudra pas.

HASSAN

Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins*

En vérité, voisin, cela ne suffit pas !

HASSAN

Comment ! cent sequins ne suffisent pas ? Un domestique...

KALED

Eh ! mais... un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN

Bon ! voilà de la morale à présent.

KALED

Et puis un valet fidèle, qui a le cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme... En conscience...

HASSAN, *donnant quelques sequins*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

KALED

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux ; un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans ; cela me fend le cœur ; cela s'appelle un baron allemand. Vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

HASSAN

Je ne puis délivrer tout le monde.

KALED

A moitié perte.

HASSAN

C'est impossible.

KALED

Quand je disais que cet homme-là me resterait ! Oh ! si jamais on m'y rattrape... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans ; allez vous coucher, il faut que je soupe.

SCÈNE XI

HASSAN, DORNAL

HASSAN

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié ! C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte ?

DORNAL

Je l'ai perdue.

HASSAN

Que dites-vous ?

DORNAL

Je l'emmenais à Marseille pour l'épouser : elle a été prise avec moi.

HASSAN

Eh bien ! est-ce l'Arménien qui l'a achetée ?

DORNAL

Oui.

HASSAN

Courons donc vite.

DORNAL

Il n'est plus temps : le barbare l'a vendue.

HASSAN

A qui ?

DORNAL

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arraché de mes bras.

HASSAN

Ah ! malheureux ! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle ?

DORNAL

Si elle est belle !

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ZAYDE

ZAYDE

Mon ami, vous me laissez bien longtemps seule. Et votre esclave chrétien ?

HASSAN

Mon esclave ! c'est mon ami, c'est mon libérateur que

je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE

Etranger je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE XIII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, FATMÉ.

FATMÉ

Est-il temps? Ferai-je entrer?

ZAYDE

Oui, tu peux.

SCÈNE XIV

ZAYDE, HASSAN, DORNAL

HASSAN.

Quel est ce mystère?

ZAYDE

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne; je venais vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ
UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE *vêtue en musulmane, un voile sur la tête*

ZAYDE

La voici. Voyez le spectacle le plus intéressant : la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche et lève le voile*

Quelle est touchante et belle !

DORNAL

Amélie ! Ciel ! (*Il vole dans ses bras.*)

AMÉLIE, *avec joie.*

Que vois-je ! mon cher Dornal !

DORNAL

Ma chère Amélie, vous êtes libre ! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur. (*Il saute au cou de Hassan, et veut ensuite embrasser Zayde, qui recule avec modestie.*)

HASSAN, *à Dornal*

Embrassez ! embrassez ! il est honnête, ce transport-là. (*A Zayde, qui reste confuse.*) Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zayde*

Madame, je vous dois tout ! Que ne puis-je vous donner ma vie !

ZAYDE

C'est à moi de vous rendre grâces. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE

Quoi ! c'est lui !

HASSAN

Oh ! cela est incroyable ! A propos, vous n'êtes point mariés ?

DORNAL

Vraiment, non : nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnait : elle est morte dans la traversée.

HASSAN

Vite, vite, un cadi, un cadi !... Ah ! mais à propos, on ne peut pas... C'est cet habit qui me trompe.

DORNAL

Ma chère petite musulmane, quand nous serons en terre chrétienne !... Ah ! mon Dieu, nos pauvres compagnons d'infortune !

HASSAN

Si j'étais assez riche... Mais, après tout, l'homme de loi, et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas ?

DORNAL

Ah ! mon Dieu, non ! Nous les aurons à bon marché.

FATMÉ

Ah ! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien ; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL

D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien...

HASSAN

Allons, délivrons-les. (*A Fatmé.*) Va les chercher. Qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman au lieu d'un justaucorps.

(*Fatmé amène l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet et témoignent leur reconnaissance à Zayde, à Hassan et à Dornal.*)

Lettres

Vous me demandez, mon ami, si ce n'est pas une espèce de singularité qui me fait voir la littérature sous l'aspect où je la vois ; s'il est vrai que je sois dans le cas de jouir d'une fortune un peu plus considérable que celle de la plupart des gens de lettres ; et enfin vous voulez que je vous confie, sous le sceau de l'amitié, quels sont les moyens que j'ai employés pour arriver à ce terme que vous supposez avoir été le but de mon ambition. Voilà, ce me semble, les divers objets de votre curiosité, autant que je puis le résumer de votre longue lettre. Mes réponses seront simples.

Mais je commence par vous dire que je suis presque offensé de voir que vous me supposiez un plan de conduite à cet égard. Mon tour d'esprit, mon caractère et les circonstances ont tout fait, sans aucune combinaison de ma part. J'ai toujours été choqué de la ridicule et insolente opinion, répandue presque partout, qu'un homme de lettres qui a quatre ou cinq mille livres de rente est au périgée de la fortune. Arrivé à peu près à ce terme, j'ai senti que j'avais assez d'aisance pour vivre solitaire, et mon goût m'y portait naturellement ; mais, comme le hasard a fait que ma société est recherchée par plusieurs personnes d'une fortune beaucoup plus considérable, il est arrivé que mon aisance est devenue une véritable détresse, par une suite des devoirs que m'imposait la fréquentation d'un monde que je n'avais pas recherché. Je me suis trouvé dans la nécessité absolue ou de faire de la littérature un métier pour suppléer à ce qui me manquait du côté de la fortune, ou de solliciter des grâces, ou enfin de m'enrichir tout d'un coup par une retraite subite. Les deux premiers partis ne me convenaient pas ; j'ai pris in-

trépidement le dernier. On a beaucoup crié ; on m'a trouvé bizarre, extraordinaire. Sottises que toutes ces clameurs. Vous savez que j'excelle à traduire la pensée de mon prochain. Tout ce qu'on a dit à ce sujet voulait dire : « Quoi ! n'est-il pas suffisamment payé de ses peines et de ses courses par l'honneur de nous fréquenter, par le plaisir de nous amuser, par l'agrément d'être traité par nous comme ne l'est aucun homme de lettres ? »

A cela je réponds : J'ai quarante ans. De ces petits triomphes de vanité dont les gens de lettres sont si épris, j'en ai par-dessus la tête. Puisque, de votre aveu, je n'ai presque rien à prétendre, trouvez bon que je me retire. Si la société ne m'est bonne à rien, il faut que je commence à être bon pour moi-même. Il est ridicule de vieillir en qualité d'acteur, dans une troupe où l'on ne peut pas même prétendre à la demi-part. Ou je vivrai seul, occupé de moi et de mon bonheur ; ou, vivant parmi vous, j'y jouirai d'une partie de l'aisance que vous accordez à des gens que vous-mêmes vous ne vous aviseriez pas de me comparer. Je m'inscris en faux contre votre manière d'envisager les hommes de ma classe. Qu'est-ce qu'un homme de lettres, selon vous, et, en vérité, selon le fait établi dans le monde ? C'est un homme à qui on dit : « Tu vivras pauvre et trop heureux de voir ton nom cité quelquefois ; on t'accordera, non quelque considération réelle, mais quelques égards flatteurs pour ta vanité, sur laquelle je compte, et non pour l'amour-propre qui convient à un homme de sens. Tu écriras, tu feras des vers et de la prose pour lesquels tu recevras quelques éloges, beaucoup d'injures et quelques écus, en attendant que tu puisses attraper quelques pensions de vingt-cinq louis ou de cinquante, qu'il faudra disputer à tes rivaux en te roulant dans la fange, comme le fait la populace aux distributions de monnaie qu'on lui jette dans les fêtes publiques. »

J'ai trouvé, mon ami, que cette existence ne me convenait pas ; et, méprisant à la fois la gloriole des grandeurs et la gloriole littéraire, j'ai immolé l'une et l'autre à l'honneur de mon caractère et à l'intérêt de mon bonheur. J'ai dit tout haut : « J'ai fait mes preuves de désintéressement, et je ne solliciterai pas. J'ai très peu, mais

j'ai autant ou plus que quantité de gens de mérite. Ainsi, je ne demande rien : mais il faut que je porte en même temps le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune. J'ai une santé délicate et la vue basse ; je n'ai gagné jusqu'à présent dans le monde que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être écrasé vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse, et, si cela n'est pas terminé à telle époque, je pars. »

Voilà, mon ami, ce que j'ai dit ; et, si vous vous étonnez que cela ait pu produire autant d'effet, il faut savoir qu'une première retraite de six mois, où j'avais trouvé le bonheur, a prouvé invinciblement que je n'agissais ni par humeur ni par amour-propre. Il reste à vous expliquer pourquoi on se faisait une peine de me voir prendre le parti de la retraite. C'est, mon ami, ce que je ne puis vous développer, au moins dans le même détail ; mais je puis vous dire sans que vous deviez me soupçonner de vanité, je puis vous dire que mes amis savent que je suis propre à plusieurs choses hors de la sphère de la littérature. Plusieurs d'entre eux se sont unis pour me servir : les uns n'ont écouté que leur sentiment ; d'autres ont fait entrer dans leur sentiment quelque calcul et quelque intérêt, et, les circonstances étant favorables, il en est résulté la petite révolution que vous jugez si heureuse.

A M. L'ABBÉ ROMAN.

4 mars 1784.

C'est un vœu que j'ai fait, mon cher ami, de vous répondre toujours à l'instant où j'aurai reçu votre lettre, et je n'ai pas besoin d'effort pour le remplir. Il m'en faudrait pour différer, et je ne veux pas lutter contre moi-même.

Ah ! mon ami, que j'ai été étonné de voir que je diffère de vous dans la chose par laquelle je vous ressemble ! Vous convenez que vous avez pris la meilleure part, et vous ne souhaitez pas que j'obtienne un lot pareil ; vous

me le dites parce que vous le sentez. Cette raison est sans doute très bonne ; mais pourquoi ou plutôt comment le sentez-vous ? Voilà ce qui m'étonne. Quoi ! cette malheureuse manie de célébrité, qui ne fait que des malheureux, trouve encore un partisan, un protecteur ! Avez-vous oublié qu'elle exige presque autant de misères, de sottises, de bassesses même que la fortune ? Et quel en est le fruit ? Beaucoup moindre, et surtout plus ridicule. Son effet le plus certain est de vous apprendre jusqu'où va la méchanceté humaine en vous rendant l'objet de la haine la plus violente et des procédés les plus affreux de la part de ceux qui ne peuvent partager cette fumée et qui sont jaloux de quelques misérables distinctions, presque toujours ennuyeuses et fatigantes, surtout pour moi, qui ai tout jugé.

J'ai aimé la gloire, je l'avoue ; mais c'était dans un âge où l'expérience ne m'avait point appris la vraie valeur des choses, où je croyais qu'elle pouvait exister pure et accompagnée de quelque repos, où je pensais qu'elle était une source de jouissance chères au cœur, et non une lutte éternelle de vanité ; quand je croyais que, sans être un moyen de fortune, elle n'était pas du moins un titre d'exclusion à cet égard. Le temps et la réflexion m'ont éclairé ; je ne suis pas de ceux qui peuvent se proposer de la poussière et du bruit pour objet et pour fruit de leurs travaux. Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers : voilà ce que disait Boileau avec quinze mille livres de rente des bienfaits du roi, qui en valaient plus de trente d'à présent ; voilà ce que disait Racine en rapportant plus d'une fois de Versailles des bourses de mille louis. Cela ne laisse pas que de consoler de la rivalité et de la haine des Pradon et des Boyer. Encore ne put-il pas y tenir et laissa-t-il, à trente-six ans, cette carrière de gloire et d'infamie qui depuis lui est devenue cent fois plus turbulente et plus avilissante. Pour moi, qui dès mon premier succès me suis attiré, sans l'avoir mérité le moins du monde, la haine d'une foule de sots et de méchants, je regarde ce mal comme un très grand bonheur ; il me rend à moi-même, il me donne le droit de m'appartenir exclusivement ; et, les amis les plus puissants ayant plus d'une fois

fait d'inutiles efforts pour me servir, je me suis lassé d'être un superflu, une espèce de hors-d'œuvre dans la société. Je me suis indigné d'avoir si souvent la preuve que le mérite dénué, né sans or et sans parchemins, n'a rien de commun avec les hommes, et j'ai su tirer de moi plus que je ne pouvais espérer d'eux. J'ai pris pour la célébrité autant de haine que j'avais eu d'amour pour la gloire ; j'ai retiré ma vie tout entière dans moi-même : penser et sentir a été le dernier terme de mon existence et de mes projets. Mes amis se sont réunis inutilement pour ébranler ma fermeté : tout ce que j'écris comme à mon insu, et pour ainsi dire malgré moi, ne sera tout au plus que *titulus nomenque sepulcri.*

J'ai ri de bon cœur à l'endroit de votre lettre où vous me dites que vous m'avez cherché dans les journaux : vous m'avez paru ressembler à un étranger qui, ayant entendu parler de moi dans Paris, me chercherait dans les tabagies et dans les tripots de jeu. J'en étais là depuis longtemps, lorsque je fis la rencontre d'un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection, relative à moi, qu'il m'a montrée dans le court espace de deux ans que nous avons passés ensemble. C'était une femme, et il n'y avait pas d'amour parce qu'il ne pouvait y en avoir, puisqu'elle avait plusieurs années de plus que moi ; mais il y avait plus et mieux que de l'amour, puisqu'il existait une réunion complète de tous les rapports d'idées, de sentiments et de positions. Je m'arrête ici, parce que je sens que je ne pourrais finir. Je l'ai perdue après six mois de séjour à la campagne, dans la plus profonde et la plus charmante solitude. Ces six mois, ou plutôt ces deux ans, ne m'ont paru qu'un instant dans ma vie ; mais le bonheur d'être loin de tout ce que j'ai vu sur cette scène d'opprobes qu'on appelle littérature, et sur cette scène de folies et d'iniquités qu'on appelle le monde, m'aurait suffi et me suffira toujours, au défaut du charme d'une société douce et d'une amitié délicieuse. L'indépendance, la santé, le libre emploi de mon temps, l'usage, l'usage même fantasque de mes livres : voilà ce qu'il me faut, si ce n'est point ce qui me suffit. C'est ce que m'enlèvera nécessairement le succès que vous avez la cruauté de souhaiter, et qui malheu-

reusement est devenu, depuis ma dernière lettre, encore plus vraisemblable (1). L'âne qui ne veut point mordre son voisin, ni en être mordu devant un râtelier vide, sera forcé, s'il est changé en cheval bien pansé devant un râtelier plein, de faire quelques courses et de manéger pour gagner son avoine ; et, quand je songe qu'en se déplaçant il aura plus d'avoine qu'il n'en pourra manger, je suis bien près de penser qu'il fait un marché de dupe.

Vous voyez par là, mon ami, combien je suis attaché aux sentiments qui m'appellent à la retraite, et vous le verriez bien davantage si vous pouviez savoir, fortune mise à part, combien ma position m'offre de côtés agréables, quels combats j'ai à soutenir contre les amis les plus tendres et les plus dévoués, quels efforts il me faut pour repousser ou prévenir les sacrifices qu'ils voudraient faire pour me retenir. Quelle est donc cette invincible fierté et même cette dureté de cœur qui me fait rejeter des bienfaits d'une certaine espèce, quand je conviens que je voudrais faire pour eux plus qu'ils ne peuvent faire pour moi ? Cette fierté les afflige et les offense ; je crois même qu'ils la trouvent petite et misérable, comme mettant un trop haut prix à ce qui devrait en avoir si peu. Mon ami, je n'ai point, je crois, les idées petites et vulgaires répandues à cet égard ; je ne suis pas non plus un monstre d'orgueil ; mais j'ai été une fois empoisonné avec de l'arsenic sucré, je ne le serai plus : *manet alta mente repostum.* Vous me dites que vous tenez mon âme dans ma première lettre ; il en est resté quelque chose, je crois, pour la seconde.

J'accepte, mon ami, avec un sentiment bien vif, l'offre que vous me faites de parcourir avec moi la Provence pour chercher l'asile qui me convient, et je me fais d'autant plus de plaisir de l'accepter que je ne vous ferai pas faire un grand voyage : il faudra que votre pays ait de grands inconvénients si la retraite la plus proche de vous n'est pas celle qui me convient le mieux.

Je vous avais promis des nouvelles littéraires ; mais, par

(1) On proposait à Chamfort une place de secrétaire des commandements à la cour. (*Note du premier éditeur.*)

mon mouvement personnel, je suis bien froid sur cet article, et j'ai besoin, pour vous en envoyer, de songer que vous y mettez quelque intérêt. On joue à présent avec un grand succès, malgré de grandes huées sur la scène et de grandes réclamations et indignations à Paris et à Versailles, *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais. C'est un ouvrage plein d'esprit, même de comique et de talent, mais qui n'en est pas moins monstrueux par le mélange de choses du plus mauvais ton et de trivialités. Les loges sont retenues jusqu'à la dixième, et d'autres disent jusqu'à la vingtième représentation. Le spectacle, sans petite pièce, ne dure plus que trois heures un quart, depuis les retranchements qu'on y a faits. Je ne vous parle point du *Jaloux*, du mauvais *Coriolan* de La Harpe : les journaux se sont chargés de cela. Un mot sur *les Danaïdes*, opéra nouveau où Gluck a mis la main : c'est un ouvrage de Topinambous, à jouer devant des cannibales ; on dit pourtant que cela n'aura qu'une douzaine de représentations.

Parlons de notre Académie. M. de Montesquiou a eu toutes les voix : c'est qu'on a vu que tout partage serait inutile, et il faisait plaisir en se présentant à l'Académie ; il écartait l'abbé Maury, dont plusieurs ne veulent pas entendre parler. Mon amusement actuel est de voir comment ils feront pour l'évincer à la première vacance, qui est très prochaine, si elle n'est ouverte par la mort de M. de Pompignan. L'abbé a huit ou dix voix tout au plus ; mais les autres gens de lettres, ses rivaux, n'en ont pas à beaucoup près autant. Personne n'y est appelé d'une manière positive. Prendre encore un homme de qualité serait le comble du mauvais goût et le chef-d'œuvre du ridicule. Comment s'en tireront-ils ? Je me divertirai des intrigues : ce sont mes seuls jetons ; je n'en ai point d'autres. J'y vais si peu que je n'ai pas fait la moitié d'une bourse à jetons qu'on m'avait demandée.

Adieu, mon ami ; je n'ai plus que le temps de vous dire encore un petit mot de moi. Ma mere se porte à merveille, et n'a d'autre incommodité que de ne pouvoir faire usage de ses jambes ; mais j'ai bien peur que cette seule incommodité n'abrège les jours d'une personne aussi vive et plus impatiente, à quatre-vingt-quatre ans, que je ne l'ai ja-

mais été. Il me semble que, si je restais en place une année, je ne pourrais plus vivre, et cette idée m'afflige sensiblement sur son état, quoiqu'on me mande d'ailleurs tout ce qui peut me rassurer. Adieu encore une fois ; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Il me semble que nous n'avons pas cessé de nous entendre.

Paris, 12 août 1792.

Je continue, mon ami, de me bien porter ; mais je ne néglige point mon régime. J'ai fait ce matin le tour de la statue renversée de Louis XV, de Louis XIV, à la place Vendôme, à la place des Victoires. C'était mon jour de visite aux rois détrônés, et les médecins philosophes disent que c'est un exercice très salutaire. Vous serez sûrement de leur avis. En tous cas, j'ai pris cela sur moi.

De la place Louis XV j'ai poussé jusqu'au château des Tuileries. C'est un spectacle dont on ne se fait pas l'idée. Le peuple remplissait le jardin, comme il eût fait celui du Prato, à Vienne, ou ceux de Postdam ; la foule inondait les appartements teints du sang de ses frères et de ses amis, et percés de coups de canon renvoyés en réponse à ceux qui les avaient massacrés la surveille. Les conversations étaient analogues à ces tristes objets. A la vérité, je n'ai pas entendu prononcer le nom du roi ni celui de la reine ; mais, en revanche, on y parlait beaucoup de Charles IX et de Catherine de Médicis. Une vieille femme y racontait plusieurs traits de l'histoire de France. Un homme en haillons citait l'anecdote de la jatte et des gants de la duchesse de Marlborough comme ayant été la cause d'une guerre. Il se trompait : elle fit faire une campagne de moins ; mais je me suis bien gardé de rétablir le texte : j'aurais été pris pour un aristocrate ; d'ailleurs, la méprise était si légère, et l'intention du conteur était si bonne !

Voulez-vous savoir de combien de siècles l'opinion a cheminé depuis deux mois ? Rappelez-vous le symptôme que je vous citais de la passion française pour la royauté, ce que je prouvais par la facilité avec laquelle les dan-

seurs jacobins, sous mes fenêtres, passaient de l'air *Ça ira* à l'air *Vive Henri IV!* Eh bien, cet air est proscrit, et au moment où je vous parle la statue de ce roi est par terre. Rien ne m'a plus étonné dans ma vie. Je ne vous dirai plus que ceux qui voudraient la République trouveraient sur leur chemin *la Henriade* et le *Lodoïx* de l'université; non, cela n'est plus à craindre, et je suis sûr même que le *Versalicas arces* de nos poèmes latins modernes ne protégera pas Versailles. Il ne fallait rien moins que la cour actuelle pour opérer ce miracle; mais enfin, elle l'a fait: gloire lui soit rendue! Je n'ai plus le moindre doute à cet égard depuis que j'ai entendu les discours très peu badauds des Parisiens autour des statues royales qui ont eu ce matin ma visite. Pour moi, le peu de badauderie qu'il me reste m'a engagé à lire quelques mots écrits sous un pied du cheval de Louis XIV. Que croyez-vous que j'y ai trouvé? Le nom de Girardon, qui avait caché là son immortalité. Cela ne vous paraît-il pas l'emblème de la protection intéressée accordée aux beaux-arts par un despote orgueilleux, et en même temps de la modeste bêtise d'un artiste, homme de génie, qui se croit honoré de travailler à la gloire d'un tyran? Plus j'étudie l'homme, plus je vois que je n'y vois rien. Au reste, il serait plaisant que Girardon se fût dit en lui-même: « La gloire de ce roi ne durera pas; sa statue sera renversée par la postérité indignée de son despotisme, et son cheval, en levant le pied, parlera de ma gloire aux regardants. » Cet artiste-là aurait eu une philosophie qu'on pourrait souhaiter aux Racine et aux Boileau.

A propos de roi, on m'a dit qu'on parlait de vous pour l'éducation du prince royal (1). J'y trouve une difficulté: comment saurez-vous quel métier il faut faire apprendre à votre élève, en cas que les Français ressemblent aux Parisiens? Prenez-y garde! *cette difficulté vaut bien qu'on la propose.*

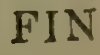
Vous êtes sûrement bien aise que Grouvelle soit secrétaire du Conseil, et par conséquent qu'un mauvais génie ne l'ait pas placé il y a sept ou huit jours, comme le

(1) Cette lettre fut peut-être adressée à Condorcet.

bruit en avait couru. Il trouvera ce métier bien doux auprès de celui de président de section, qu'il a fait pendant la terrible nuit d'avant-hier. Un président de section était, en ce moment, un composé de commissaire de quartier, arbitre, juge de paix, lieutenant criminel, et un peu fossoyeur, vu que les cadavres étaient là qui attendaient ses ordres, comme il arrive quand le pouvoir exécutif force la souveraineté à recourir au pouvoir révolutionnaire. Je suis bien aise aussi que Lebrun soit aux Affaires Etrangères, quoique je n'aie jamais pu, pendant deux mois, obtenir de lui une épreuve de la *Gazette de France*, tandis qu'il la faisait sous mon nom. Je n'ai pas de rancune.

Adieu, mon cher ami ; je vous aime et vous embrasse très tendrement : vous voyez que, sans être gai, je ne suis pas précisément triste. Ce n'est pas que le calme soit rétabli, et que le peuple n'ait, encore cette nuit, pourchassé les aristocrates, entre autres les journalistes de leur bord ; mais il faut savoir prendre son parti sur les contre-temps de cette espèce. C'est ce qui doit arriver chez un peuple neuf qui pendant trois années a parlé sans cesse de sa sublime Constitution, mais qui va la détruire, et, dans le vrai, n'a su organiser encore que l'insurrection. C'est peu de chose, il est vrai, mais cela vaut mieux que rien.

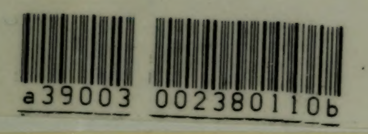
Adieu, encore une fois. Je vous espère sous huitaine, ainsi que notre cher malade. Je ne vous ai point parlé de lui, parce que je vais lui écrire.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRESSION
21, rue Ganneron, Paris — 6469



Fontenay-aux-Roses — Imp. L. Bellenand. — 19.558